



42

(33)

1810-1811



LA

PAYSANNE PERVERTIE

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET D'ENNERY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ, 15 OCTOBRE 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE DE CHATENAY.....
HENRI DE VILLIERS, capitaine de che-
veu-légers.....
LE MARQUIS DE CHAVANNES.....
TOUBOULIC.....
CLAUDE PÉNICAUT, jeune homme.....
BINOU, son gars de moulin.....
UN OFFICIER.....
PREMIER OUVRIER.....

M. E. BENOIST.

AUBREY.
BARON.
AUBRY.
DESLATES.
FRANÇOISE jeune.
BUCHE.
BARTHE.

DEUXIÈME OUVRIER.....
ADRIENNE.....
PICHENETTE.....
LOUISE, femme de chambre d'Adrienne.
DAME MARGUERITE KEROUEL, ser-
mière.....
JEANNE, sa fille.....
DEUX ÉCRIVAINS, DEUX VALETS DU COMTE, DEUX VALETS D'ADRIENNE,
HOMMES ET FEMMES DU MOULIN, PAYSANS ET PAYSANNES.

Le premier acte se passe en Bretagne; les autres se passent à Paris.

— Tous droits réservés —

ACTE PREMIER

Devant la ferme de deme Krouad : à droite, les bâtiments; à gauche, de grands arbres; on raisonne que l'on passe sur un petit pont de bois traverse le fond; une haie verte le long du ruisseau; à gauche, premier plan, un hangar; auprès, une pierre; deuxième plan, un tertre entouré de chéneaux; en face, le clocher du village et un site agréable; devant la ferme, à droite, un perron en pied dequel est un siège; au-dessous de la porte d'entrée de la ferme est une fenêtre à balcon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BINOÛ, TOUBOULIC, puis CLAUDE PÉNICAUT. Il fait à peine jour. Au lever du rideau, Binoû et Touboullic viennent par le pont et se placent devant la ferme pour jouer du blues.
TOUBOULIC, bas. Piti piti y es-tu?

BINOÛ. Oûi, yâ. (Le Pèren joue du blues et s'arrête en regardant la fenêtre de la ferme.) A mon tour... Deuxième Binoû, répondant amoureuxment aux accents du premier. (Il joue et termine avec ses air en regardant la fenêtre.) Personne!... je ne vois pas poindre à cette fenêtre le plus léger bout de nez féminin... Dis donc, Touboullic, si nous mêlons nos modulations? c'est une idée... Allons, et jouons le même air autant que possible. (Ils jouent ensemble, puis s'arrêtent et se regardent.) Veux-tu que je te dise le fond de ma pensée, Touboullic?

TOUBOULIC. Oûi.

BINOÛ. Il n'y a personne à la croisée... Bah! remboucheons!

CLAUDE, passant sur la terre de gauche. Eh bien?

BINOÛ. Rien?

CLAUDE. Personne?

BINOÛ. Pâs la moindre.

CLAUDE, regardant. Non vraiment?... La fenêtre ne s'ouvre même pas! Avez-vous soufflé assez fort?

BINOU. A sa incommoder les échos d'alentour !...

CLAUDE, descendant. Ah çà ! où çà ? sommes-nous en Bretagne,

ou ne sommes-nous pas en Bretagne ?

BINOU. Nous y sommes.

CLAUDE. L'usage veut-il que le fiancé vienne réveiller sa

fiancée aux sons du linnion ?

BINOU. L'usage le veut.

CLAUDE. Le devoir de la fiancée est-il de se montrer à sa fe-

uêtre, en demandant qui va là ?

BINOU. C'est son devoir le plus strict.

CLAUDE. Eh bien ?

BINOU. Eh bien ?

CLAUDE. Eh bien, pourquoi Jeanne n'a-t-elle pas paru à cette fenêtre ? Est-ce que... oui, c'est possible... c'est p'ê- être parce que je n'ai pas joué du linnion moi-même... et que je l'ai employé pour ça avec Toubouche. Dame ! je ne sais pas jouer de ce, moi.

BINOU. Ah ! que voilà une chose qui m'a toujours consterné, que toi Pénicaut, qui es le plus riche meunier des environs du Quimper, tu sois si étranger à cet instrument national ? T'es riche, t'es jeune, t'es gras, mais tu ne sais pas jouer du linnion ; ça te manque. Ah ! pour ça tu es un meunier incomplet.

CLAUDE, devenant brutalement. Ab ! sainte Vierge ! (Il se précipite vers Toubouche, qui se cache sur le toit de gauche. A bas.) C'est-y quelque un d'innocent pas, Binou ?

BINOU. Ça, elle ne m'a l'air d'être ; elle n'a point versé ses secrets dans mon sein.

CLAUDE. Moi qui l'ai moi-même le bon Dieu sait comment ! moi qui n'ai pas fermé l'œil cette nuit que j'avais la lièvre, que je courais partout dans le moulin eu me disant : c'est aujourd'hui, c'est ce matin.

BINOU. Ah bah ! c'est toi qui as fait cette nuit toute ce tant de tapage, et je m'en prenais aux rats !... je les coulois !

CLAUDE, plus gaiement. Allons, Claude, qu'est-ce que c'est que ces idées-là ? Si Jeanne ne m'a aimé pas, est-ce que j'en pourrais ? (Il secoue Binou.)

BINOU. Doute !... (A part.) Un meunier si riche qui raisonne comme ça.

CLAUDE. Jeanne me tromperait donc ! Jeanne ne serait donc plus la plus honnête, la plus brave fille de tout Poëven, de toute la Bretagne, de toute la France ? Hein ! réponds donc un peu à ça ?

BINOU, à part. Et je m'en prenais aux rats.

CLAUDE. Et aujourd'hui, Jeanne s'appellera madame Claude Pénicaut. Ah ! bien, vois-tu ce bien soleil qui se lève là-bas derrière la cellule, c'est pour moi, c'est pour nous, c'est pour illuminer notre mariage ! Mais parle-moi donc, Binou, dis-moi qu'il n'y a pas sur le toit un homme plus heureux que Claude Pénicaut le meunier, (il se secoue.)

BINOU, froidement, et allant s'asseoir à gauche. Tu peux lui secouer, tu en as le droit. Je suis ton garçon de moulin, et tu me payes exactement ; mais je ne peux pas le dire une chose pareille.

CLAUDE. Hein ?

BINOU. Je ne peux pas secourir ton déplorable penchant pour le mariage...

CLAUDE. Qu'est-ce qu'il m'as dit là ?

BINOU. Le mariage, l'innocent, le mariage est comme la guerre, c'est une belle chose quand on en est revenu. (Ses-pas.) Et j'en suis bien revenu !

CLAUDE. Ah çà ! c'est donc vrai ce qu'on dit dans le pays, que tu as été marié là-bas dans ton village ?

BINOU. Bien jeune, hélas ! à peine ou sortie de l'enfance et pour mon malheur.

CLAUDE. Vraiment ?

BINOU. Vrai ! et devais m'arriver. Mon grand-père, qui s'appelait Pierre Binou comme moi, avait été malheureux, eu mariage. Mon père qui s'appelait Pierre Binou, comme lui, avait été malheureux pareillement. Moi qui m'appelle Pierre Binou comme eux, je devais l'être, et je l'ai été... c'est pour ça qu'on dit malheureux comme les pierres. C'est ma famille qui a procuré ce proverbe.

CLAUDE. Tiens, tiens, mais comment ça ?

BINOU. Ah ! l'on voit bien que tu n'as jamais connu Nicole Piebu, femme Binou.

CLAUDE. Elle était mauvaise ?

BINOU. Un diable ! moins les cornes... Aussi fallait-il voir comme elle me mettait par l'extrémité de cet (il touche son nez), elle avait fait de moi son chien, qu'est-ce que j'ai voulu me rebeller, elle me privait de nourriture !... elle me mettait au pain et à l'eau ; c'est ce qui m'était le plus sensible...

CLAUDE. Pauvre garçon !

BINOU. Aussi je me disais souvent : Il ne tombera donc pas dans le village une bonne épousée ?

CLAUDE, allant à droite. Hein ?

BINOU, vivement. Sur les femmes. Oh ! Dieu, je ne demandais jamais la mort de mes semblables.

CLAUDE, impatient. Enfin !

BINOU. Enfin, un jour... oh ! quel beau jour !

CLAUDE, vivement. Elle est...

BINOU, se levant. Attends donc : un jour, le régiment royal-Champagne traverse notre village et s'y arrête ; alors v'la ses goûts militaires qui se développent tout à coup.

CLAUDE. Elle avait des goûts militaires ?

BINOU. Très-militaires. La v'la qui sourit à messieurs les sous-lieutenants, et puis après à messieurs les capitaines, et puis après...

CLAUDE. Elle montait en grade.

BINOU. Attends donc ! je me dis : Bon ! faisons-la faire, voyons voir ; elle a continué à sourire (avec joie), et le lendemain, à Pénicaut !

CLAUDE. Le lendemain ?

BINOU. Le lendemain elle était partie avec le régiment, elle avait suivi les drapeaux de royal-Champagne en qualité de vivandière.

CLAUDE. Et depuis, tu ignores ?...

BINOU. Sa destinée guerrière ? complètement. Tout me fait croire qu'elle aura été tuée à Fontenoy, sur le champ de bataille.

CLAUDE. Par exemple ?

BINOU. Mort glorieuse, Pénicaut, et qui me rendrait me libérée. O Dieu ! dire libre à l'avenir garçon !... Tiens, depuis que mes parents ont été au service de l'État, j'ai engraisé de quarante-deux livres, et tu vas l'offrir, imprudent Pénicaut !

CLAUDE. Tuas, tu n'as à Jeanne, à tout ce qu'il y a de bon, de pur, d'honnête (il se secoue de son.) Mais pourquoi donc n'as-tu pas paru ?... Allons, Binou, écoute un petit air.

BINOU. Et tu pourrais réciter, je te prie.

CLAUDE, tout à coup. Non, arrête, arrête ! la fenêtre s'ouvre.

BINOU. Tu crois ?

CLAUDE. C'est elle, Binou ! (Il va chercher une dédicace à droite, deuxième plan, et la pose contre le balcon pour causer avec Jeanne.)

SCÈNE II.

CLAUDE, BINOU, JEANNE, à la fenêtre de la ferme.

CLAUDE. Jeanne !

JEANNE. Vous, monsieur Claude ?

CLAUDE. Vous avez entendu ?

JEANNE. Quoi ?

BINOU, à part. Elle est froide ! je la trouve froide.

CLAUDE, à Jeanne. Tu n'as pas joué assez fort, ou bien (à Jeanne) vous diriez, Jeanne ?

JEANNE. Dormir ! Est-ce que c'est possible ? ou même n'est pas possible.

CLAUDE. Pas rentrée comment ? elle était donc sortie ?

JEANNE. Hier ou sur, à six heures, pour aller à Quimper... Ah ! je suis d'une inquiétude !...

CLAUDE. Mais elle n'avait pas parlé de ce voyage. (Se reprenant.) Et vous dites qu'elle est partie ?

JEANNE. Quelques instants après vous, monsieur Claude ; elle devait être de retour à Poëven au point du jour... et voilà déjà le soleil bien haut ! Mon Dieu ! mon Dieu !

CLAUDE. Voyons, Jeanne, ne vous inquiétez pas ; c'est le pauvre de Cédric, votre garçon de ferme, qui sera endormi en conduisant la carriole.

BINOU. Ça ne peut être que ça. Tenex, mam'zelle Jeanne, je vas courir sur la route de Quimper.

JEANNE, vivement. Non, écoutez ! j'entends le bruit des roues, je reconnais la voie de Cédric.

CLAUDE. Eh ! oui, v'la malheureux Kéroul qui descend de la carriole. (Il descend de l'escalier, la repousse et court au port.) Arrêtez donc, bonhomme, v'la Jeanne qui se désolait déjà.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARGUERITE.

JEANNE. Ma mère ! (Elle fait un mouvement.)

MARGUERITE, froidement. Hésite, Jeanne, ne descendez pas ; voici Yvonne et ses jeunes sœurs qui viennent, selon la coutume, assister à votre toilette de mariée.

LES TROIS OMBELLES D'OMBRE, à Jeanne, allant à la ferme. Bonjour, Jeanne, bonjour ! (Elles entrent.)

JEANNE, vers la fenêtre. Ma mère, je voulais...

CLAUDE. Vous ennuiez-vous, parlez !

MARGUERITE. C'est bien ! (Jeanne disparaît.)

BINOU, à Toubouche. Est-elle sèche, à ce matin, le mére !

MARGUERITE. Vous, Claude, allez jusqu'au château de M. le comte.

CLAUDE. M. le comte ! Mais il n'y est pas ; vous savez bien qu'il est en voyage depuis quelques jours.

MARGUERITE. Il ne s'agit pas de M. le comte, mais de son intendant, ce bon M. Kervan, qui veut signer au contrat.

CLAUDE. Vraiment ! à la brève homme !

MARGUERITE. Dites-lui que rendez-vous est pris avec le notaire pour huit heures.

CLAUDE. Bon ! Et le mariage à l'église ?

MARGUERITE. A midi. (Allant s'asseoir sur le siège du peuplier.) Ah ! je suis bêtise.

CLAUDE. S'il y a du bon sens aussi à passer une nuit en carrosse sur la grande route... Il s'agissait donc d'une affaire bien...

MARGUERITE, l'interrompant. Et que faisiez-vous là, Claude, devant la ferme ?

CLAUDE, pâlissant. Eh bien, et la sérénade à la fiancée ?

RINOU. Le fanion national est mortel ; il a eu lieu, le fanion.

MARGUERITE, pâlissant. De la musique ! des galanteries ! c'était bien nécessaire !

RINOU. L'usage le veut.

CLAUDE, descendant. Voyons, mère, pourquoi donc que vous êtes si sévère à l'égard de Jeanne ? pauvre enfant, depuis qu'elle est jeune fille, toujours ranimée, toujours rudyoyée...

RINOU, à Toubeulic. Ah ! ça c'est trait

CLAUDE. Jamais le moindre petit plaisir, jamais à la danse le dimanche.

MARGUERITE. Jamais !

CLAUDE. C'est jeune, ça aime les chiffons... eh bien, jamais la plus petite bout de ruban.

MARGUERITE. Jamais !

RINOU, à Toubeulic en l'air. Jamais ! Est-elle donc sèche, à ce matin, la mère !

CLAUDE. Comme vous m'en dites ça !... Mais bah ! je la dédommagerai, moi ; je lui achèterai des ames de rubans et laiges comme des nains, et des biens et des rouges aussi.

MARGUERITE. Vous serez tort.

CLAUDE. Je la ferai danser tous les dimanches et fêtes, et les lundis aussi.

MARGUERITE. Vous serez tort.

CLAUDE. Pourquoi donc, à la fin ?

MARGUERITE, avec force. Pourquoi ? parce qu'un beau jour, on trouvera que les dimanches ne reviennent pas assez souvent ; parce qu'un beau jour, on en se contentera plus des rubans donnés par Claude l'innocent (avec amertume), on en voudra du plus beau, de plus riches, de ceux-là qu'on vend à la ville et qu'on en paie si cher...

CLAUDE. Bah ! Marguerite, ne dites pas de ces choses-là...

MARGUERITE. Non, vous avez raison, ça fait trop du mal à penser. (Avec douceur, se levant.) Vous tard, Claude, dans quelque temps, quand vous serez mariés, quand Jeanne aura la force des honnêtes femmes, un petit enfant sur les genoux, je viendrai un soir à la veillée, et là, à vous, à elle aussi, je dirai pourquoi Marguerite Kervan a été si sévère pour sa fille Jeanne !

CLAUDE. Ah ! plus tard !

MARGUERITE. Plus tard !

CLAUDE, à part. Encore son air mystérieux d'hier au soir... Enfin, elle me dira quelque chose.

MARGUERITE. Allez, Claude, allez prévenir M. l'intendant.

CLAUDE. Et mes deux amoureux... Binou, chargez-le de l'intendant... Sapristi ! que Yvonne et ses deux sœurs sont donc longues à l'ouvrage !

MARGUERITE, entrant et allant à Marguerite. Ma mère...

CLAUDE. Ah ! enfin, la voilà ! (Pendant que Jeanne embrasse sa mère.)

Regardez, Binou, regardez !

RINOU, à part, soupirant. Nicole Picou était jolie comme ça, et elle a fini ruyné-l'ampagnagne.

CLAUDE. Après la mère, le fiancé, c'est l'ordre et la marche. Vous perdez, belle-maman ? (Il embrasse Jeanne sur les deux joues.) Oh ! Dieu de Dieu ! il semble qu'on croque la poussin du paradis... Binou, allons chercher les témoins. (Claude, Binou et Toubeulic sortent par le petit port.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, JEANNE.

MARGUERITE, saluant Claude des yeux. Brava garçon ! cœur d'or ! Jeanne, tu l'aimas, n'est-ce pas ? tu aimas Claude Pénauc ?

JEANNE, faiblement. Oui, mère.

MARGUERITE. Tu l'aimas, tu l'honoras, tu es heureuse et fière de l'épouser, n'est-ce pas ?

JEANNE, avec effort. Oui, mère.

MARGUERITE, mouvement d'attendrissement. Enfin, c'est aujourd'hui.

d'hui. (A part.) Ah ! cette nuit passée sur la route... ma tête est lourde, et mes yeux se ferment malgré moi. (Elle va s'asseoir sur le siège qui est au bas du peuplier à droite.)

JEANNE, à part. Et j'aurais, personne à qui m'enfermer mon cœur ! Mon pauvre père, qui était si bon, il est mortel... Me confier à des étrangers, oh ! jamais. Ses yeux se couraient vers Marguerite. Une mère seule peut entendre ces choses-là... et ma mère...

MARGUERITE, s'endormant peu à peu. Oul, ces quatre cents écus sont en bonnes mains.

JEANNE, continuant. Ma mère est froible et sévère, sa parole est dure, son regard... Ah ! ce n'est pas ainsi que me regardait mon père, quand j'étais petite... (Pleurant.) Ma mère ne m'aime pas.

MARGUERITE, dont la voix s'éteint. Le notaire les gardera précieusement... il m'a promis le secret, et un jour... car c'est sa part, sa part à elle qui... (Une cloche.)

JEANNE, regardant sa mère. Elle dort ! O mon Dieu ! quel changement ! dès qu'elle s'endort, mon visage, toujours amer, devient calme et doux. Il me semble que si ses yeux s'ouvraient ils m'exprimeraient que l'indulgence et la bonté. (S'approchant peu à peu.) O ma mère, si tu laissais fléchir un instant cette volonté implacable qui nous sépare, si tes regards et tes bras venaient chercher tes enfants... Oh ! alors j'aurais du courage et je te dirais tout. Je me mettrais à genoux devant toi (elle s'agenouille), et, prenant ta main dans les miennes, je te dirais : Non, mère, non, je n'aime pas Claude Pénauc ; je ne l'aime pas, lui, le médecin, le plus honnête des hommes. Je ne l'aime pas, parce que... (avec effort) j'aime quelqu'un. Son nom, c'est... (elle se lève.)

JEANNE, regardant sa mère. Elle dort ! O mon Dieu ! quel changement ! dès qu'elle s'endort, mon visage, toujours amer, devient calme et doux. Il me semble que si ses yeux s'ouvraient ils m'exprimeraient que l'indulgence et la bonté. (S'approchant peu à peu.) O ma mère, si tu laissais fléchir un instant cette volonté implacable qui nous sépare, si tes regards et tes bras venaient chercher tes enfants... Oh ! alors j'aurais du courage et je te dirais tout. Je me mettrais à genoux devant toi (elle s'agenouille), et, prenant ta main dans les miennes, je te dirais : Non, mère, non, je n'aime pas Claude Pénauc ; je ne l'aime pas, lui, le médecin, le plus honnête des hommes. Je ne l'aime pas, parce que... (avec effort) j'aime quelqu'un. Son nom, c'est... (elle se lève.)

CLAUDE, en dehors. Par ici, mes amis, par ici !

JEANNE. Ciel ! c'est lui !

MARGUERITE, s'éveillant. Qu'est-ce donc ? quel est ce bruit ? tu étais là, Jeanne ? (Elle se lève.)

JEANNE. Oui, mère, et voici M. Claude.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLAUDE, BINOU, TOUBEULIC, LA NOCE. La Noce entre par le port de Binou et de Toubeulic qui portent de leurs instruments ; tous se tenant par le petit port du fond.

CLAUDE, pâlissant. Allons, ferme, Binou, soufflé, mon garçon, soufflé ! Belle-annan, v'la la noce ; toute la population de Ploeven, dans 5-6 heures les plus coquets.

MARGUERITE. Merci, mes bons voisins, merci ; mais je ne vois pas M. Kervan.

MARGUERITE, l'interdisant. Il ne peut pas venir.

JEANNE. Qu'est-ce que vous arrivez à chicaner toutes les fenêtres étaient ouvertes, toutes les cheminées fumaient... Savez-vous la nouvelle ? M. le comte de Chastanay est revenu de son voyage...

JEANNE, laissant échapper un léger cri. Ah !

CLAUDE. Vous dites, Jeanne ?

JEANNE, se contenant. Ah ! M. Kervan ne viendra pas.

CLAUDE. Bah ! on s'en passera.

RINOU. Oui, oui, je signerai au contrat à sa place.

CLAUDE, à Binou. Par exemple ! une grande signature qui n'en finit plus et qui prendrait tout le papier ! Toi, tu vas rester ici pour préparer le repas de noces. Je te laisse avec Foie et les lapins. Allons, Jeanne, le bras à M. le bailli... Apptenez-vous là-dessus, belle-annan... et vous tous, les amis, en route. (Sortie générale par le petit port.)

SCÈNE VI.

BINOU, DEUX PAYSANS, puis LE COMTE.

BINOÙ, ardeur théâtrale. S'il croit m'affliger en m'empêchant d'aller au contrat. Le notaire est agréable, mais je préfère l'ouïe... Allons, viens m'aider à préparer le festin. (Ils entrent dans la ferme.)

LE COMTE, en habit de chamois, paraissant sur le tertre et regardant autour de lui. La maison du vieux curé, là-bas le moulin, ici la ferme... Dieu me damne ! j'éprouve un plaisir à revoir tout cela. (Pensées.) Chose singulière ! on vient d'admirer les monuments de l'Égypte, les musées d'Italie, et toutes les merveilles d'Athènes, de Rome, de Florence, vous ont moines fait battre le cœur que la vue de quelques misérables liçoques dans un village de Bretagne. O patrie ! voilà un thème que je développerais si j'avais l'honneur d'être un philosophe ou un poète. Mais quand on est tout bêtement le comte de Châteauneuf... (On apporte les tables que l'on place à gauche, le long des arbres.) il faut s'abstenir soigneusement de ces choses-là.

BINOÙ. Là, y'a ce que c'est.

LE COMTE, se détournant. Eh ! mais je ne remarquais pas ces détails moins poétiques. Dis donc, jeune gars, pourquoi ces apprêts ?

BINOÙ, le reconnaissant. M. le comte !

LE COMTE. Ripondras-tu ?

BINOÙ. Mais, monsieur le comte, c'est pour la nocce.

LE COMTE, riant. On se marie donc toujours à Plœven ?

BINOÙ. Bien sûr, oui.

LE COMTE. Et qui ?

BINOÙ. Non maître, Claude Pénicaut, le meunier.

LE COMTE. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, Claude Pénicaut ? Dans un mariage, le marié ne compte pas.

BINOÙ, avec étonnement. Ah ! il ne compte pas, lui...

LE COMTE. Il n'y a que la mariée qui offre quelque intérêt. Celle-ci est-elle jeune, folle, fille, veuve, réponds ?

BINOÙ. Elle est jeune, folle et nullement veuve. C'est Jeanne Kéroul.

LE COMTE. Jeanne Kéroul ! Attends donc... Eh ! mais oui, je la connais, la petite Jeanne, la fille de dame Marguerite, la fermière, charmante enfant !... Je me souviens même que...

BINOÙ, vivement. Monsieur le comte se souvient même que...

LE COMTE. Peste ! je félicite Claude Pénicaut.

BINOÙ. Not, je le plains.

LE COMTE. Hein ! est-ce que...

BINOÙ. Oh ! ne faites pas attention, je plains généralement tous ceux qui se marient, pour des raisons à moi connues. (Tout à coup.) Ah !

LE COMTE. Qu'est-ce que tu as ?

BINOÙ. Avant son voyage, monsieur le comte a passé l'hiver à Paris, aurait-il vu dans cette ville remarquable le régiment royal-Champagne ?

LE COMTE. Parbleu !

BINOÙ. Pourriez-vous me dire si la vivandière est tombée glorieusement à Fontenoy ?

LE COMTE, riant. Ah ! ma foi, non ; les gasettes n'en ont pas parlé... cela t'inscrène donc ?

BINOÙ. Beaucoup. Cette guerrière est mon épouse, et son trépas me donnerait des druits. (Le marquis paraît sur le tertre.)

LE COMTE. Lesquels ?

BINOÙ. Je demandais au roi une pension comme veuf de militaire.

LE COMTE. Ah ! ah ! ah ! ah ! (Ritueux entre à la ferme.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, descendant et assis. Bravo, cher comte, je vous trouve en joyeux humeur.

LE COMTE. Le marquis de Chavannes ! Vous, marquis en Bretagne, au village de Plœven ; mais non, impossible ! c'est votre ombre, votre fantôme.

LE MARQUIS. Non pas, c'est moi-même, Dieu merci.

LE COMTE. Et vous êtes arrivé depuis...

LE MARQUIS. Un quart d'heure.

LE COMTE. Au château ?

LE MARQUIS. Au château dont vous venez de sortir, et je me suis mis à l'œuvre après vous à travers champs.

LE COMTE. Particulier ! marquis, malgré vos airs froids et flegmatiques vous êtes un homme charmant ; venez ainsi faire société à un pauvre gentilhomme empaqueté car je suis

seul ici comme un hibou. Mais comment diable avez-vous eu mon retour ?

LE MARQUIS. N'avez-vous pas écrit au chevalier de Givry ?

LE COMTE. Quelques lignes en courant la poste.

LE MARQUIS. Eh bien, vos quelques lignes sont arrivées au beau milieu d'un souper que le chevalier nous donnait, et qui finissait avec la nuit. On venait de poser cette gracieuse question : Que ferons-nous après boire ? Irou-nous au Port-d'Anglais, aux Porcherons, au Waux-dall ? Vous loin, s'écria tout à coup le chevalier, nous avons en Bretagne surprendre notre aîné et le comte de Châteauneuf, qui revient de Grèce ou du Congo. Une promenade de quatre-vingt lieues, pas davantage. Sur ce, on fait venir des chevaux de poste, on vide une dernière bouteille, on part et on arrive pour une heure, si le seigneur châteauneuf ne daigne baisser son pont-levis, pour un mois si nous trouvons à Châteauneuf bon visage, bon vin et bonne table.

LE COMTE. Pour un mois, pour un an, morbleu ! (Riant.) Mais, ah ! ah ! ah ! parlez, marquis, je ne puis m'empêcher de rire de la gravité imperturbable avec laquelle vous traitez les plaisirs et les fobes.

LE MARQUIS, gravement. Je ris modérément, c'est vrai. C'est que pour moi le plaisir est la plus gracieuse des affaires, et il faut traiter les affaires sérieusement.

LE COMTE. C'est juste ! (A part.) Diable d'original ! On ne sait jamais ce qu'il pense. (Haut.) Mais le chevalier ?

LE MARQUIS. Au château.

LE COMTE. Et qui encore ?

LE MARQUIS. Boispréau, Saint-Urbain, le gros heron.

LE COMTE. Bravo ! nous allons chasser comme des Nemrods.

LE MARQUIS. Chasser ? (Avec ironie.) Nous vous aidons à guêner plus friand que le vêtre.

BINOÙ, qui va et vient pendant la scène et croche à la main. Ah bah ! il amène du gibier de Paris.

LE COMTE. Vraiment ! jo vous devine, et jo vous remercie ; mais qui donc ?

LE MARQUIS. La petite Sainte-Amandine, les deux sœurs Sicotti, de la Comédie italienne, Pichenette.

BINOÙ, après avoir posé le croquet, rentre à la ferme. Pichenette ! oh ! quel nom ! peut-on s'appeler...

LE COMTE. Et puis ?

LE MARQUIS. Et puis... mais devinez, une femme belle comme Du Barry, élégante comme une duchesse, riche comme deux fermiers génois... enfin...

LE COMTE, riant. C'est Adrienne.

LE MARQUIS. Vous l'avez nommée ! La reine de la mode, la plus séduisante...

LE COMTE, riant. Teisiez-vous, marquis (lui serrant la main), ne révélez pas l'amour qui dort.

LE MARQUIS. Bah ! vraiment ! vous l'aimiez.

LE COMTE. Comme un fou.

LE MARQUIS. Et vous êtes parti ?

LE COMTE. Pour ne plus la voir, pour l'oublier, car cela devenait si pénible. Vrai, je me sentais déjà assombrer et attrister, je m'enfuyais droit au ridicule, ma foi, je n'ai trouvé à l'amour qu'un remède héroïque, l'oubliement.

LE MARQUIS. Et l'amour est resté en route.

LE COMTE. Je ne suis, peut-être. (Avec force.) Mais non, le désir, car ce désir irrité par un premier refus, prêt à s'arrêter de nombreux obstacles, le seul nom d'Adrienne vient de le rallumer. Adrienne... et elle est ici... et c'est elle, elle-même, qui vient au-devant de moi. Béné soit le sonper du chevalier, et merci à vous, marquis, merci.

LE MARQUIS. Oh ! ne me remerciez pas ; ce n'est pas tout à fait pour vous, c'est un peu pour moi.

LE COMTE. Comment ?

LE MARQUIS. Jo suis amoureux comme vous, et enlaidi comme vous.

LE COMTE. Amoureux !... et de qui donc ?

LE MARQUIS. Une petite fille que j'ai vue ici, l'an passé.

LE COMTE. Ici ?

LE MARQUIS. Et qui n'a pas cessé de me trotter par la cervelle.

LE COMTE. Et cette jeune fille ?

LE MARQUIS. Elle s'appelait Jeanne Kéroul.

LE COMTE. Ah bah ! vous jouez de malheur, elle se marie aujourd'hui.

LE MARQUIS. Indubitablement. Eh bien, soit ! disons cette jeune femme au lieu de dire cette jeune fille. Fallait-il.

LE MARQUIS. Eh ! mais, ce sont eux, les voici tous.

LE COMTE, apercevant Adrienne sur le tertre. Elle, Adrienne, allons, pas d'indigne faiblesse !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ADRIENNE, PICHENETTE, QUELQUES GENTILS-HOMMES ET QUELQUES JEUNES FEMMES.

TOUS. Ce cher comte!

UN DES GENTILS-HOMMES. Bonjour, mon ami, bonjour!...

LE COMTE, leur venant à main. Bonjour, chevalier, moi, ces dames d'abord (embrassant Pichenette), cette bonne Pichenette! toujours cet air tripon. (Embrassant les autres dames.) Ma toute belle, à votre tour, mes ébriettes...

ADRIENNE. Et moi, comte, est-ce que vous m'oubliez?

LE COMTE. Ah! pardon! pardonnez! (Il lui baise la main.)

LE MARQUIS, se penchant à l'oreille d'Adrienne. C'est juste... la dernière qu'on regarde, mais la première qu'on voit.

ADRIENNE. Vous croyez? (Au comte et à lui.) Ne vous hâtez pas, mon cher, de bécoter notre arrivée, je vous prie; nous venons de mettre votre château à feu et à sang, une véritable invasion de Barbares.

PICHENETTE. Ah! mon Dieu! oui, la cave est au pillage et le bas-cour est à la broche. C'est moi qui si fait la carte, n'est-ce pas, mesdames?

LE COMTE. Et vous avez bien fait; je veux offrir à mes hôtes improvisés un festin honnête.

ADRIENNE. Dans la grande salle de votre château, n'est-ce pas? sous les regards sévères de vos illustres aïeux? Ce serait très-séduisant, je ne dis pas non; mais n'êtes-vous pas de mon avis, mesdames?

PICHENETTE, vivement. Oui, j'en suis; je ne sais pas ce que vous allez dire, mais je trouve que c'est très-bien.

ADRIENNE. Cette bonne Pichenette... (Reprenant.) Ne sommes-nous pas mieux ici sous ces grands arbres, au bord de ce ruisseau?... PICHENETTE. Mille fois mieux.

TOUTES. Certainement.

ADRIENNE. A quoi nous servirait d'avoir quitté Paris et de nous en venir dans un coin de la Bretagne, si c'est pour morcher sur des tapis et nous faire servir dans des plats d'argent? F! donc! allons, mesdames, laissez là vos évanouissements et soyez tout à fait paysannes.

TOUTES. Oui, oui!

LE MARQUIS. Quoi! vous voulez?

LE COMTE, se levant. Paysannes en robes de soie et en manchettes de dentelles.

ADRIENNE. Pourquoi pas! comme les bergers trumeaux de nos dessus de porte.

LE COMTE. Allons, soit, et pour repas?

ADRIENNE. Un morceau de pain bis et un pot de cidre.

PICHENETTE. Oui, oui, n'allez pas; du pain bis et du cidre, avec trois ou quatre plats autour.

ADRIENNE. Voici déjà la table qui semblait nous attendre, et quant au reste...

LE COMTE. Eh! mais, êtes-vous donc une fée à la baguette magique? Tenez, voyez. (Donne un plateau posant des plats sur la table.)

PICHENETTE. Tiens, tiens, tiens!

ADRIENNE, riant. Ma foi, la fée ne s'y attendait pas.

LE COMTE. Ah! pardonnez! je me souviens, c'est le repas de nocce.

TOUS. Un repas de nocce.

LE COMTE. Les mariés...

UN DES PAYSANS. Ils sont chez M. le notaire.

LE COMTE. En ce cas, à nous le repas de nocce.

ADRIENNE. Vrai!

TOUS. A nous! à nous!

PICHENETTE. Bravo, attendez, je vais poser nos manteaux sur ces branches. (Elle entre dans le bûcher.)

BINGOU, portant une croûte sur un grand plat. Aïe! ça brûle! ça brûle!

LE MARQUIS. De mieux en mieux, donne-moi cela.

BINGOU. Pail!-fi?

LE MARQUIS, le bucheur. Donne donc!

BINGOU, défendant son cûve. Monsieur, vous n'arriverez à cette volaille qu'en passant sur le corps!

LE COMTE, lui prenant le plat des mains. Insolent, je l'enlève.

BINGOU. C'est différent, monsieur le comte, c'est à vous que je le confie.

LE COMTE. A table!

BINGOU. Comment, à table! et la nocce et les mariés?

LE COMTE, lui sortant un couteau. Ils n'y perdront rien. Tiens, vite ce papier à M. Kervan, mon intendant, et que mes ordres soient exécutés sans retard, va.

BINGOU. Fy cours, monsieur le comte... (A part en s'éloignant.) Si j'y comprends un mot.

ADRIENNE. Eh bien, Pichenette, venez donc.

BINGOU, s'avançant au fond. Pichenette! celle que je connais déjà

de réputation!... voyons si elle est... (S'approchant et posant sa main sur elle.) Ah! sapristi! c'est elle!

PICHENETTE, qui était assise. Hein! quoi?

BINGOU, se levant à gauche. Elle n'a pas succombé à Fontenoy.

PICHENETTE, qu'est-ce qu'il avait donc de garçon?

TOUS. A table!

LE COMTE. Allons, puisque nous sommes des paysans à la bonne franquette, chacun près de sa chaise. (Il s'assoit près d'Adrienne.)

ADRIENNE. Très-bien!

LE COMTE, lui donnant une tape. Eh! allez donc!

ADRIENNE, lui rendant une poussette. Eh! là-bas!

TOUS. Bravo!... Ha! ha! ha!

LE COMTE. Un verbe de cidre, ma voisine.

ADRIENNE. Ça va, mon voisin.

LE MARQUIS. Ah! pour le coup, Adrienne, votre paysannerie n'est pas jusque...

ADRIENNE. Jusqu'au cidre? A la santé de la compagnie. (Elevé.)

PICHENETTE, avec admiration. O femme sublime! elle boit du cidre!

LE COMTE. Et sans soufreiller.

PICHENETTE. Elle est capable de tout. Vive Adrienne!

TOUS. Vivu Adrienne!

LE COMTE. Capable de tout... sauf cependant, ce qui l'embarasserait fort, de nous chanter une bonne grosse chanson rustique.

ADRIENNE. A votre service, mon voisin.

LE COMTE. Ah! je vous vois vouloir un refrain champêtre extrait du Devin de village.

ADRIENNE. Vous croyez?... (Se levant.) La nocce à Gros-Jean le Bossu en quarante-deux couplets par le métrier de chaux nous.

Air de M. MARGENT.

PREMIER COUPLET.

Quand Gros-Jean épousa Basienne,
Dont l'âgé Pierre était le chéri,
Quelle nocce! Ah! quel! fête, mignonne!
C' jour-là, superlatif, a-t-on ri!
Gros-Jean, comme un joyeux compère,
Riait s'en r'gardant sa moitié!
Pendant que d'un côté l'âgé Pierre
Riait s'en r'gardant l'mari.

REFRAIN.

Eh! qui! Gros-Jean, va, r'fais la bosse!
Quand le cruchon s'en met en train,
Il faut bien r'voir un jour de nocce
Puisqu'on se rit plus le lendemain.

REPRISE DU CHŒUR.

PICHENETTE. Comment! elle suit la nocce à Gros-Jean le Bossu qu'on chassait dans mon village; j'en tombe à la renverse.

DEUXIÈME COUPLET.

ADRIENNE.
Y'a qu'il faut prendre la préférence.
Pierre dit en riant: Me voici!
Il la prend... On ne suit de quel marière,
Mais y'a Basienne qui rit aussi.
Là-dessus, chacun d'rire d'un plus bel,
En disant à Gros-Jean ces mots:
Tu bécotes la plus forte s'ta pas celle
Que déjà la porteur sur le dos.
Eh! qui! Gros-Jean, etc.

REPRISE DU CHŒUR.

TOUS. Bravo! bravo!

PICHENETTE. Mais je la connais, moi, vous allez voir. Troisième couplet...

LE COMTE. Vous aussi, Pichenette?

PICHENETTE. Laissez-moi voler sur ses traces.

TOISIÈME COUPLET.

Depuis c' temps-là, Gros-Jean est tout blême.
Mais, malgré six ans révolus,
Pierre est toujours... Basienne de même;
Gros-Jean est si senti qu'il se rit plus...
Va, lui dit-on, reprétez le compère,
V'ra pomm' s'te n'aurait rien vu!
Va donc, in o'ce pas dans le village
Le senti moi qui soit... bosse
Eh! qui! Gros-Jean! va, r'fais la bosse!
Répète avec nous not' refrain:
Il faut bien a r'voir au jour de nocce
Puisqu'on n'rit plus des le lendemain.

REPRISE DU CHŒUR.

LE MARQUIS. Bravo ! Pichenotte.
PICHENETTE. Alors donc ! Non, c'est tout simple, je suis née au village, fille de Guillaume Pichu le teneur ; j'ai passé ma blonde enfance à grader plusieurs espèces d'animaux. (Tout le monde rit.) Mais elle, Adrienne, la fille d'un grand d'Espagne...

LE MARQUIS. Comment, d'un grand d'Espagne ! Pichenotte se trompe. On dit parlori, Adrienne, que vous descendez d'un hospodar de Moldavie.

ADRIENNE. Vraiment ?

LE COMTE. Autre erreur !... On m'a assuré à moi, quo vous veniez de l'Orient, comme la soleil, et quo vous étiez née d'un gouverneur des Indes et d'une boyadère du Madras ou de Golconde.

ADRIENNE. Total, trois mensonges.

LE COMTE. Et la vérité ?

TOUS, à Adrienne. Oh ! oui, oui, la vérité !

ADRIENNE. Je la garde, je la laisse dire ce qui n'est pas, et je ne dis pas ce qui est. C'est mon secret, c'est du mystère... et le mystère, c'est fait bien... On veut savoir qui je suis, on cherche, on rêve... et de rêverie en rêverie, on en vient à m'adorer. Vous voyez que je suis une franche coquette.

LE COMTE. J'ai donc beaucoup cherché et beaucoup rêvé, moi qui vous aime tant.

ADRIENNE, sortant de scène. Mon cher, vous aller m'ennuyer.

LE COMTE. Ce qu'on s'écritrait est donc vrai ? Il y a du par le monde un jeune Henri de Villiers...

ADRIENNE. Je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS. Oh vous a trompé, mon cher, la comtesse Henri de Villiers est à la fois d'une naissance trop illustre et de mœurs trop sévères pour chercher ses amours dans notre monde.

ADRIENNE, appuyée sur l'épaule du marquis. Ah ! vous croyez ? Vous voyez, Chateaufort, que vous auriez tort de redouter la concurrence.

LE COMTE, qui s'est levé. Alors, consentez...

ADRIENNE. A vous aimer ? Pour quel motif ? sous quel prétexte ? pourquoi vous plutôt qu'un autre ?

PICHENETTE. C'est juste.

LE COMTE. Ah ! c'est qui pour être aimé de vous, je donnerais...

ADRIENNE. Votre cœur d'abord, cela va sans dire... l'en ai des cœurs à côter à Pichenotte.

PICHENETTE. Oh ! merci ! un cœur comme celui-là, je n'en ai pas !

ADRIENNE. Quel ? votre fortune ? je suis plus riche que vous ! Des diamants ? j'en ai assez. Des carrosses ? j'en ai trop.

LE COMTE. Que faut-il donc faire ?

ADRIENNE. Me prouver que vous savez plaisanter. Comment ? je ne sais... par un de ces exploits, un de ces coups de maître qu'évitent les autres ou Richelieu.

LE COMTE. Diable ! men que cela ! mais à qui tourner la tête ? à Pichenotte ?

PICHENETTE. Cette bêtise on vous demande quelque chose de difficile.

ADRIENNE. Non, offrez-moi, (tout le monde se lève de table.) Il y a un instant, vous occupiez la place du marié...

LE COMTE. Vous celle de sa femme. Eh bien ?

ADRIENNE. Eh bien, promettez-moi, ou plutôt promettez-moi de les séduire tous deux.

LE MARQUIS. Les mariés ?

ADRIENNE. Les mariés.

PICHENETTE. Aujourd'hui ?

ADRIENNE. Aujourd'hui !

LE MARQUIS. Mais c'est de la dérision.

ADRIENNE. Eh ! je le sais bien ! si c'était raisonnable, cela vaudrait-il la peine de s'en mêler ?

LE COMTE. Le jour même du mariage !

ADRIENNE. Le jour même ! Quand pour les deux fiancés, le monde n'existe plus, quand, pareils à Adam et Eve, ils semblent n'être que deux sur terre, dans leur paradis d'un jour, capter ces regards qui n'ont qu'un objet, ces deux cœurs qui n'ont qu'une pensée...

LE COMTE. Dans un mois ce sera possible, dans un an ce sera facile, mais aujourd'hui c'est impossible.

ADRIENNE. Et si c'est l'impossible que je veux ?

LE MARQUIS, bas. Comte, vous ne ferez pas cela.

LE COMTE. Mais elle l'exige.

LE MARQUIS. Surtout ! mais non, je la défends !

LE COMTE, regardant le marquis. Ah ! alors, Adrienne, j'ai accepté.

ADRIENNE, lui tendant la main. Non, défilé échangé.

LE MARQUIS. Prenez garde, comte, vous savez que j'aime la petite Jeanne, c'est la guerre que vous me déclarez.

LE COMTE. La guerre !

PICHENETTE. Un dernier verre de cidre à la victoire d'Adrienne !

TOUS. A sa victoire ! (On entend le son du bûche.)

LE COMTE, allant au fond. Écoutez, ce bruit, c'est chanter... c'est la messe qui revient de la signature du contrat.

TOUS. Vivat ! et bonne chance ! (Tous se cachent à droite et à gauche.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLAUDE, JEANNE, LA NOCE, moins Marguerite. (Ils arrivent par le pont et vont se mettre à table.)

CLAUDE. Allons, les amis ! vive la joie ! à table maintenant et buvons tous à... (S'adressant à la vue de la table.) Ah ! mon Dieu !

LES CONVIVÉS. Quel vais-je ?

CLAUDE. Le repas change ! la cidre lui ! qui s'est permis !...

PICHENETTE, s'avançant ainsi que tout le monde qui les entoure. Nous, je suis bonhomme !

CLAUDE, reculant interdit. Qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là ?

PICHENETTE. Nous nous sommes invités sans façon.

LE COMTE. A charge de revanche, mon gars !

CLAUDE. Monsieur le comte !

JEANNE, à part. Dieu du bon ! c'est lui !

LE MARQUIS. C'est ça !

LE COMTE. A notre tour, nous invitons la noce. Tenez, mes amis, vous qui remplacerez l'oise gras et le cidre. (Il montre des gens qui apportent une immense remplie de comestibles, des plats d'argent sont vidés.)

CLAUDE. Saperlotte ! d'où ça sort-il ? Ah ! les amis, voyez donc ces grands vins creusés en guise de plats ! Quel malheur que dame Marguerite soit restée chez la notaire ! Vite, toi, va lui dire que nous l'attendons.

LE COMTE. Oh, là-bas sur la pelouse où l'on va dresser cette table à l'ombre du gros chêne, allez ! (Les domestiques sortent par la droite. Bas.) Jeanne, vous ne m'avez pas parlé de ce mariage.

JEANNE, s'avançant de lui. Mon Dieu ! j'ayais peur de moi.

ADRIENNE, bas au comte. Vous trahissez, comte, vous commencez à être sûr ! vive Dieu ! la petite est folle.

CLAUDE, revenant près de comte. Ah ! moi-même le comte, tant de bonhies.

LE COMTE, bas à Adrienne. Eh ! mais, voyez, le drôle est beau gars ! (On entend le table.)

CLAUDE, allant à Jeanne. Mais venez donc, Jeanne, venez donc remercier monsieur le... Ah ! mon Dieu ! comme vous voilà pâle ! votre main tremble dans la mienne !... qu'avez-vous donc, Jeanne ?

JEANNE. Rien ! rien ! (à part.) Oh ! je ne veux pas le tromper, ce serait infâme ! je dois lui dire tout.

CLAUDE. Mais si fait, vous souffrez, Jeanne !

JEANNE. Souffrir ! et pourquoi ? Mais il faut que je vous parle... à vous seul.

CLAUDE. A moi seul ? tant mieux, tant mieux ! c'est la première fois et ça me fait plaisir... échappez-vous pendant le dîner ! mais c'est vous rejoindre ici où il n'y aura personne. (Un valet vient parler bas au comte.)

LE COMTE. Mes amis, vous êtes servis... madame la mariée...

(Claude prend le bras de Jeanne, tous les paysans sortent.)

ADRIENNE, les voyant partir. Oui, vraiment, jolis comme un ange ! mais c'est singulier, quand je songe maintenant à cette folle aventure...

LE COMTE, à Adrienne. Eh bien, vous laissez échapper l'ennemi !

ADRIENNE. Non partez ! m'attachez à sa poursuite. (Bas.) Allons, mesdames, allons assister au repas de ces braves gens. (Bas.) Notre dîner tient donc toujours ?

LE COMTE, regardant le marquis. Toujours !

ADRIENNE. Eh bien, voilà (ils sortent en suivant le comte par la droite, dernière place.)

SCÈNE X.

LE COMTE, seul BINOU.

LE COMTE. Toujours, al-jô d'il ! Dieu me damne ! j'ai relevé un défi qui commence à m'embarrasser... Étrange créature dont on devrait détester les caprices et dont on suit les lois ! Séduire cette jeune fille, cette pauvre enfant sous les yeux du son mari ! comment ? Le moyen d'attirer son attention... d'obtenir d'elle un entretien ? de la séparer, enfin, na fût-ce qu'un instant, de ses parents, des amis qui l'enloureraient... Allons donc, Adrienne est folle, et moi je suis... merde ! je suis amoureux !

AMOUR, mais de gendre. Je n'entends plus rien... il ne doit plus y avoir personne. Ah ! M. le comte.

LE COMTE. Non ?

AMOUR. Pardon, monseigneur, est-ce qu'elles sont parties ?

LE COMTE. Parties, qui ?

AMOUR. Ces dames.

LE COMTE. Eh ! tu le vois bien,

AMOUR. Elles sont rentrées au château, je peux à cet heure aller rejoindre la noce.

LE COMTE. Ces dames ont suivi la noce.

AMOUR. Ah bah ! toutes ! madame Pichette aussi ?

LE COMTE. Certainement ! Qu'est-ce qu'il a donc, cet imbécile ?

AMOUR. Vous êtes bien bon, monseigneur. Eh bien, vous l'avez vu ?

LE COMTE. J'ai vu qui ?

AMOUR. Elle n'a pas succombé à Fontenoy ?

LE COMTE. Qui donc ?

AMOUR. Mon épouse.

LE COMTE. L'épouse ! Au diable !

AMOUR. C'est-à-dire notre épouse à royal-Champagne et à moi !

LE COMTE. Sa sœur et avec elle. Dieu ! je ne me trompe pas !... c'est elle, la voici !

AMOUR. Mon épouse ! oh ! (il se jette à genoux.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, JEANNE.

LE COMTE. Allons, voilà déjà la première difficulté résolue ; si le Dieu du hasard s'en mêle... tout espoir n'est pas perdu. Jeanne !

JEANNE. Ciel ! oh ! par grâce, monseigneur, laissez-moi me retirer !

LE COMTE. Vous me fuyez ?

JEANNE. Oh ! pardon, monseigneur, je croyais trouver ici...

MON DÈRE.

LE COMTE. Votre mari ! M. Pénicaut ? Je m'étonne vraiment que ce brave homme vous ait trouvée digne de sa personne et de son moulin. Que diable voulez-vous faire d'une main de durbasse ? d'un pied peut-être pour briser des tiges ? d'une taille qui plierait sous le poids d'une robe de dentelles ? et ces beaux yeux noirs qui se lèvent suppliant... ces yeux à faire mourir tous les hommes d'amour et toutes les femmes de jalousie ? Il faudrait donc qu'ils aient pour horizon les colonnes de Pluton ? Vrai Dieu ! j'ai bien envie de jurer que cela ne sera pas.

JEANNE. Affreux. Mouriez !

LE COMTE. Je l'écoute. Je l'écoute. Eh mais ! en effet, tu ne peux comprendre ce que je dis là, toi, chère enfant qui n'a jamais franchi les limites de ce hameau, toi qui ne sais quel paradis est ouvert à tout ce qui est jeunesse et beauté, là-bas, dans Paris ! Paris, vois-tu, Jeanne ! ce sont ces femmes qui étaient là tout à l'heure, couvertes de satin et de bijoux... ces femmes moins jolies que toi, mais qui régnaient, qui commandaient et à qui l'on obéissait comme à des souveraines. Paris, Jeanne, si tu prononçais ce seul mot, ô que, dans ta bouche, ce mot fit un écho ou un consentement... ce mot, comme les paroles magiques des contes de fées, le ferait renaître entre les nues... etc. (S'écroule.) Tu pleures, Jeanne ?

JEANNE. Ah ! c'est moi, monseigneur ! Que vous aije donc fait pour que vous me disiez ces horribles choses ?... Adieu, monseigneur !

LE COMTE. A part. J'ai fait fauter route. (La reprend.) Jeanne, tu ne ma quitteras pas ainsi. Jeanne, si tu pars, je ne réponds plus de moi. Ah ! malheureux ! qui oserais de la tromper, de mériter à toi-même par ces indignes paroles ! Non, Jeanne, non, ce n'est ni la richesse ni l'éclat qui il te faut, à toi, pauvre enfant de nos bruyères... c'est le bonheur obscur et ignoré, c'est l'amour vrai et sincère, un amour comme celui qui a commencé, il y a six mois, sur la berge de la forêt, et que rien n'a pu éteindre en moi, ni les larmes de la société, ni la rancune, ni l'absence...

JEANNE. Mon Dieu ! tout cela semblerait vrai ?

LE COMTE. Car ce voyage, Jeanne, ce voyage, je ne l'ai entrepris que pour l'oublier ! Je croyais avoir réussi... Inscandé ! Je reviens, je te reviens et je t'aime plus que jamais !

JEANNE. Oh ! laissez-voilà ! laissez-voilà !

LE COMTE. Je veux te tromper, me tromper moi-même, et je n'ai plus qu'un mot, qu'un cri : Je t'aime !

JEANNE. Ne me dis pas cela ! Fais bien sa ma tête, moi.

LE COMTE. Qu'entendez-vous ?

JEANNE. Fais bien sa tête, mon secret et ma douleur, moi.

LE COMTE. Jeanne, tu m'aimerais !...

JEANNE, cachant son visage. Oh ! oui, je vous aime.

LE COMTE. Jeanne, mon enfant ! ma bien-aimée ! oh ! répète, dis-moi encore...

JEANNE. Quoi donc ? qu'ai-je dit ? Je suis donc folle ! Voyez, monseigneur, voyez sur ma tête une couronne sacrée !

LE COMTE. Qu'importe ! ce mariage est impossible.

JEANNE. Impossible ! oh ! oui, impossible ! Mais que faire ?

LE COMTE. Gagner du temps, d'abord. Tu te jetteras aux pieds de ta mère.

JEANNE. Vous ne la connaissez pas ! mais elle me moudrait, ma mère !... Elle me tuerait !

LE COMTE. Eh bien, c'est moi qui lui parlerai.

JEANNE. Oh ! mais du moins, laissez-moi fuir, laissez-moi me dérober à la honte, au mépris, à la malédiction de ma mère !

LE COMTE. Soit ! Écoute ! ce pavillon qui est en bout de mon parc, et où personne ne pénètre, en voici la clef. Je vais aller trouver la mère, je lui dirai que tu veux rester auprès d'elle, que tu n'as pas cet homme, que tu ne veux pas le tromper, que tu veux rester près de ta mère.

JEANNE. Rien de plus, n'est-ce pas ?

LE COMTE. Fais-moi vers la gauche. Non ! non ! Jeanne, je te salue de sa colère. On approche ! va, va !...

JEANNE. Merci, mon Dieu ! je me tromperai pas un bonjour humain.

LE COMTE. Elle m'aimait ! Jeanne, si ébahie, si naïve, si pure ! elle m'aimait, et je ne soupçonnais pas cet amour ! Ah ! merci de m'avoir délié, Adrienne ! que l'orgueil retarde encore votre départ ! pour me faire prendre patience, j'ai l'amour de Jeanne, car demain Jeanne sera la maîtresse du comte de Chateaugay ! (Regardant vers la droite.) Voici Adrienne. Bonne chance, ma belle amie ! (Il sort à gauche du troisième plan.)

SCÈNE XII.

CLAUDE, ADRIENNE.

ADRIENNE, entrant, suivie de Claude. Non, vrai, mon cher monsieur Pénicaut, vous êtes par trop modeste.

CLAUDE. Ah ! dame, c'est que je suis tout confus, qu'il des bonhoms de ma'me la comtesse. (A part.) Tien ! elle n'y est pas. (Haut.) Je quote un petit moment la noce pour venir par ici... (A part.) C'est drôle qu'elle n'y est pas. (Haut.) Vra ! que ma'me la baronne a la complaisance de m'accompagner, et je ne sais pas quoi répondre aux jolies phrases de ma'me la marquise. (A part.) Pourquoi donc qu'elle n'y est pas ?

ADRIENNE. Oh ! mais vous n'écoutez qu'à demi ma'me la marquise... Qui cherchez-vous donc ?

CLAUDE. Ah ! c'est que, dans ! vous comprenez que... Bah ! j'aurais mieux aimé dire de suite à ma'me la duchesse que je cherche ma femme.

ADRIENNE. Ah ! si donc !

CLAUDE. Faut-il ?

ADRIENNE. Est-ce qu'on cherche sa femme ? A Paris, mon cher, c'est la seule personne qu'on ne cherche jamais.

CLAUDE. Ah ! bon ! en Bretagne, nous la cherchons ferme, dans les premiers temps, le premier jour surtout ! ma'me la princesse doit deviner pourquoi.

ADRIENNE. Non, ma'me la princesse ne devine pas.

CLAUDE. Bah ! Allons donc ! vous avez plus d'esprit que vous n'en avez l'air.

ADRIENNE. Ah ! c'est mais jusqu'à présent j'ai peu de succès.

CLAUDE. C'est que ma femme, voyez-vous, je l'aime d'une lièvre fagot !

ADRIENNE. En vérité, une petite fille pareille pour un homme comme vous...

CLAUDE. Oh ! ma'me la baronne !

ADRIENNE. Un si beau garçon !

CLAUDE. Oh ! ma'me la comtesse !

ADRIENNE. Si aimable !

CLAUDE. Oh ! ma'me la duchesse !

ADRIENNE. Si spirituelle !

CLAUDE. Oh ! ma'me la princesse !

ADRIENNE. Mais vous m'écrivez mille fois mieux que cela monsieur Claude, et si vous voulez m'en croire...

CLAUDE. Si tu voulais venir en croire... laissez, je vais vous dire tout franc ce qui m'arriverait. Je donnerais dans le panneau que vous me tendez, je romprais mon mariage avec une honnête et brave fille qu'est bien à moi, pour tomber dans les lacs d'une coquette qui se moquera de moi, et qui ne la vaud pas !

ADRIENNE. Monsieur Pénicaut !

CLAUDE. Et qui ne la vaud pas, je le répète. Car elle est sage, elle ! car elle est honnête, elle ! car elle est vertueuse, elle !

ADRIENNE. Eh mon Dieu !

CLAUDE. Car elle a marché toujours dans le droit chemin, elle ! Dans ! aussi quand on a une mère si sévère...

ADRIENNE, essant de rire. Ah ! elle a une mère sévère...
CLAUDE. Qui a fait de Jeanne une bonne fille, et Jeanne sera une bonne femme ; tout dépend du commencement, voyez-vous. La bonne mère avait raison tantôt, celles qui commencent par trop aimer les rubans et la danse, celles-là finissent par devenir...

ADRIENNE. Assés !
CLAUDE. Non ! j'ai dit par devenir...

ADRIENNE, avec humeur. Assés ! vous dis-je !

CLAUDE. Je me tais, ma'me la présidente, (il s'éloigne et semble chercher. Revenant.) Mais faut pas m'en vouloir, vous voulez vous gausser un peu de moi ; mais j'aime trop Jeanne, voyez-vous, faut pas toucher à ça. (Avec émotion.) Faut pas toucher à ça !

ADRIENNE, à part, avec dépit. La sottise gausse ! quelle idée a-t-elle ! la vue de cette jeune fille m'a causé comme un remords... et voici maintenant ce lourdain qui me sermonne. (Son des cloches, Adrienne tremble tout à coup.)

CLAUDE, allant à Adrienne. Ah ! madame, écoutez ! écoutez ! voilà la plus belle mariée que j'aie entendue de ma vie. Les cloches de mon mariage. Jeanne ! Mais où est-elle donc ? Jeanne ! (Il entre dans la ferme.)

SCÈNE XIII.

ADRIENNE, PICHENETTE, LE MARQUIS, SEIGNEURS ET DAMES, entrant de droite.

PICHENETTE. Ah ! vous voilà, Adrienne, nous vous cherchions partout. Eh bien, qu'avez-vous donc ?

LE MARQUIS. En effet, vous êtes triste.

ADRIENNE. Moi ! et pourquoi triste ? moi, Adrienne ! Il serait beau voir vraiment qu'un usage vint obscurcir mon ciel. Allons, mes amis, retournons au château pendant que la noce se rend à l'église, et préparons-y un bal que nous offrirons à ces braves gens.

PICHENETTE. Excellente idée ! Elle n'en a que comme ça ;
ADRIENNE. Suivez-moi, mes amis, encore un jour de plaisir, encore une nuit de fête ! (ils sortent par la gauche.)

CLAUDE, restant. Personne à la ferme ! mon Dieu ! où peut donc être Jeanne ? Ah ! je suis fou de m'inquiéter, elle est avec sa mère, partiel !

SCÈNE XIV.

CLAUDE, MARGUERITE puis TOUTE LA NOCE.

MARGUERITE, arrivant de droite. Eh bien, Claude, vous m'entendez pas les cloches ? Partons vite, où est donc Jeanne ?
CLAUDE. Jeanne ; mais je croyais qu'elle était...

MARGUERITE. Avec moi ?... Non vraiment, elle a quitté la table un peu avant vous.

CLAUDE. Elle y sera retournée. (Les gens de la noce viennent de droite, derrière eux.) Tenez, v'la toute la noce.

VOIX, arrivant. La mariée ! où est donc la mariée ?
MARGUERITE. Grand Dieu ! elle n'est pas...

UN CONVIVE. Nous la chercherons partout,
TOUS. Jeanne ! Jeanne ! (Des jeunes filles entrent dans la ferme et se mettent à crier.) Elle n'y est pas, elle n'y est pas !

MARGUERITE, étonnée. Ah !

CLAUDE, la montrant. Allons donc, bonne mère ! qu'est-ce que cela signifie ?... elle n'est pas perdue, que diable.

MARGUERITE. Ah ! oui, comme les autres, il y a deux ans, Pleincaël, ils me disaient aussi : « Elle n'est pas perdue, » et elle était bien partie cependant... elle m'avait quittée, elle avait quitté sa mère pour suivre un misérable.

CLAUDE. Quoi d'ailleurs ?

MARGUERITE, pleurant. Oh ! mais non, ce n'est pas possible, Dieu ne peut me frapper deux fois à la même place ; je ne peux pas perdre Jeanne, comme j'ai perdu sa sœur.

TOUS. Sa sœur !

MARGUERITE. Sainte Vierge ! qu'ai-je dit-là !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BINOÛ.

BINOÛ, entrant tout effrayé et venant de gauche par le terrier. Jeanne ! la mariée ! où est-elle ? qu'elle paraisse ! que je la voie !

TOUS. Qu'est-ce donc ?

BINOÛ. Jeanne n'est pas ici, c'était donc vrai ! c'était donc elle !

CLAUDE. Quoi, vrai ? qui, elle ?

MARGUERITE. Mon enfant ! Tu l'as vue où est-elle ? parle !

BINOÛ. J'étais sur la grande route, cherchant à me sauver pour des raisons à moi connues. J'entends un bruit de voiture, et je vois venir un carrosse dans lequel il y avait une femme... Attendez que je souffle un brin !

CLAUDE, le pressant. Mais veillez, veillez !

BINOÛ. Je me cache... le carrosse s'avance, et au moment où il passe devant moi, je vois tomber sur la route, et je ramasse... quel ?... voyez. (Il sort de dessous sa veste la couronne et la bouquette de Jeanne.)

CLAUDE, prenant la bouquette. Mon Dieu ! son bouquet !

MARGUERITE, prenant la couronne. Sa couronne ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle s'évanouit dans les bras des jeunes filles.)

CLAUDE, pleurant. Ah ! Jeanne est perdue pour moi ! (Tous les Paysans l'entraînent. — Tableau.)

ACTE DEUXIÈME

La boudoir d'Adrienne : Tout ce qu'on peut imaginer de plus légal, de plus gracieux et de plus riche à la fois ; au fond, cheminée et glace sur laquelle se reflète la lumière ; au milieu, deux chaises, deux chaises dorées, deux portes au fond, deux portes latérales, à droite et à gauche, en sautoir, au fond, deux portes latérales ; premier plan, un divan ; à droite, premier plan, un tabouret de paille derrière ; au deuxième plan, à gauche, un guéridon et une chaise ; ses secrets et ses secrets.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, LOUISE, UN PERRUQUIER, UNE MARCHANDISE À LA TOILETTE, UN PARFUMIER. (Lentement et tout examinant.)

LOUISE, aux fournisseurs. C'est bien ! madame va se lever, vous pouvez partir. (Les fournisseurs sortent. A Victor, qui est près de la cheminée.) Ah ! et toi, Marcel, qu'est-ce qui t'amène et pourquoi as-tu l'air tout triste ?

MARCEL, allant à Louise. Moi ? m'ai rien, Louise, et je suis venu pour te parler du baptême.

LOUISE. De notre gros garçon, c'est toujours pour demain.

MARCEL, tristement. Oui, demain tu seras libre, n'est-ce pas ?

LOUISE. Sois tranquille, je prêterai madame de me donner toute la journée. Elle est trop bonne pour me refuser.

MARCEL, lui servant le bain. Alors à demain, Louise.

LOUISE. Mais ne t'en va donc pas triste comme ça. Voyons, voyons, qu'est-ce qui peut te chagriner ? l'enfant se porte bien ?

MARCEL. L'enfant ! oh ! oui très-bien, Dieu merci !

LOUISE. Ton commerce prospère.

MARCEL, baissant. Mon commerce !

LOUISE. Hier encore, vous aviez fait tes comptes ensemble et tu n'avais pas à te plaindre.

MARCEL. Oui, c'est vrai... (à part.) Hier encore j'étais riche... mais depuis ce matin... Ah ! je n'aurai jamais le courage de lui dire quelle somme nous emporte ce célébré de Barillon ! et ces mille écus de billets que j'ai signés, qui sont échus et que je ne pourrai payer.

LOUISE. Allons, je ne te renvoie pas, Marcel ; mais nous aurons toute la journée de demain pour le plaisir... aujourd'hui, il faut que je fasse bravement mon deuil.

MARCEL. Oui, c'est juste, je m'en vais, tu es une bonne et digne femme, et si j'ai un regret, c'est de te voir, toi, sage et honnête femme, dans une semblable maison...

LOUISE. Mademoiselle Adrienne est si bonne.

MARCEL. Elle est bien heureuse de l'avoir pour servante.

LOUISE. Et vous, monsieur, est-ce que vous n'êtes pas heureux de m'avoir pour femme ?

MARCEL, avec force. Moi ! oh ! bien, Louise, si tu pouvais savoir ce qu'il y a là pour toi et pour le petit ! Allons, adieu ! adieu !

LOUISE. A demain, Marcel, (il sort et se reconvoque avec Pichenne qui vient.)

SCÈNE II.

LOUISE, PICHENETTE, puis ADRIENNE.

LOUISE. Tiens, mademoiselle Pichenette.

PICHENETTE. Comment ! ça t'étonne, Louise ? Est-ce que je n'ai pas l'habitude d'arriver tous les jours au petit lever de la grande Adrienne ? Elle n'est pas éveillée.

LOUISE. Non, mademoiselle, pas encore.

PICHENETTE. Très-bien. Sa Majesté Louis XV se lève à onze heures. Sa Majesté Adrienne ne se lève qu'à midi ! une heure plus tard que l'autre majesté. Sans compter que si elle voulait, elle aurait un peu plus de monde à son lever que le roi

LOUISE. Je le crois bien, madame a tant de courtisans.

PICHENETTE. Par bien ! tous ceux de Louis XV, et ils font juste chez nous les mêmes serments qu'ils font à Versailles, seulement je les crois plus sincères ici, ils ont en petit duc d'Amblemeur, qui s'est tué un soir, dans le parc d'Adrienne, sous son balcon, pour la fureur de s'écrouler un instant de lui.

LOUISE. C'est ! oh ! si madame vous entendait, vous sa savez pas quel chagrin vous lui feriez.

PICHENETTE. Vraiment ! c'est pourtant tout simple qu'on sa tuer un peu pour elle.

LOUISE. Voilà madame.

ADRIENNE, entrant de gauche. Bonjour, Pichenette.

PICHENETTE. D'jà ! et je suis seule ici pour sauter son réveil.

ADRIENNE, sans éveiller. Voudrait-elle que j'aie toute une

cour à mon service ? Louise !

LOUISE. Madame.

ADRIENNE. N'est-il personne hier au soir ?

LOUISE. Personne, madame.

ADRIENNE. Et ce matin ?

LOUISE. Ni ce matin.

ADRIENNE, rêveuse. C'est singulier !

PICHENETTE, à part. Qu'est-elle donc ?

LOUISE. Madame n'a plus besoin de moi ?

ADRIENNE. Non, elle.

LOUISE. Vardou... c'est que j'ai quelque chose à demander

à madame.

ADRIENNE. Parle donc vite, ma pauvre Louise.

LOUISE. Je voulais prier madame de m'accorder la journée

de demain, par ce que c'est demain qu'on baptise mon petit

garçon.

ADRIENNE. Comment ! ce petit ange qui tu m'as fait voir, on le baptise ! Dis donc, Louise, viens-tu que je lui trouve une marraine à ce petit chérubin-là ? Une bonne marraine va, dont la tête est peut-être bien folle ; mais dont le cœur vaut mieux. Louise, veux-tu que ton enfant soit un petit peu le mien ?

PICHENETTE. A-t-elle en cœur !...

LOUISE. Le... le vâ... vous... vous sa marraine ! oh ! madame ! madame ! (elle lui baise les mains.)

ADRIENNE, se dégageant. Vens-tu bien rester tranquille ? (elle l'embrasse.) Nous l'aiderons joyeusement à nous deux ! c'est si bon à avoir un jeune petit enfant !

PICHENETTE, émue. Ah ! oui ! Allons, bon ! voilà que je pleure comme une bête.

ADRIENNE. Alors c'est convenu et pour la cérémonie tu m'attendras de main de grand matin.

LOUISE. Oui, madame, car je n'aurais jamais espéré tant de bonheur ! Je cours apprendre cette bonne nouvelle à mon mari. (Elle sort par la droite en courant.)

ADRIENNE, la regardant venir. Son mari son enfant ! elle est heureuse ! (avec tristesse.) Ah çà ! et toi, Pichenette, qu'est-ce que tu deviens ? Voyons, dis-moi, qui est-ce qui te fait la cour ?

PICHENETTE. La cour est-ce qu'on me fait la cour à moi ? Pas plus ici que dans royal-clampagne.

ADRIENNE. Mais qui oserait-tu ?

PICHENETTE. Est-ce que je peux aimer quelqu'un, moi ?

ADRIENNE. Ah ! par exemple !... et pourquoi ?

PICHENETTE. Est-ce que tous ceux que je connais me vous comblaient pas ?

ADRIENNE. Eh bien ?

PICHENETTE. Comment, eh bien ? Ah ! je voudrais voir qu'il en eût un seul qui devint amoureux de moi. Mais, malheureux, lui dirait-je, mais c'est elle, c'est la grande Adrienne qu'on doit aimer ; est-ce qu'il y aura jamais un monde assez d'adoration pour elle ?

ADRIENNE. Voyons, y penses-tu ?

PICHENETTE. Si j'y pense ? mais ils le savent tous, ils savent tous, ils savent que je n'aimerais jamais un homme assez bête pour ne pas vous idolâtrer !... et comme du moment que mon soupirant vous idolâtre, il me m'aime ; lui grise, ça fait que je n'ai jamais d'amant. Des amants, alors ?-oh, j'ai bien mieux aimé m'indisposer à moi-même tant m'a-t-on de quoi vivre, et j'ai plié là un mari qui m'ennuyait. Six cents écus de rente, et l'amitié de la grande Adrienne, voilà tout ce qu'il faut à mon cœur.

ADRIENNE. Ne bonne Pichenette !

PICHENETTE. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit, Adrienne, vous sa voyez comme de moi que pour vous distraire de vous-même... Adrienne, vous êtes inquiète, vous êtes triste.

ADRIENNE, émue. Moi ?

PICHENETTE. Vous ne m'écrivez que d'un air préoccupé, rien de vous même, ne vous captive, ni le spectacle, ni beau, ni brillant d'être, ni la grande fête si délicate de ce soir, et il y a l'ennemi, il y a plus de quatre jours que cela dure.

ADRIENNE. C'est possible ! oui, j'ai un ennui, un chagrin.

PICHENETTE. Ah ! et ce chagrin est-il blond, est-il brun ? est-il rose ? est-il bleu ?

ADRIENNE. Toi-même !...

PICHENETTE. Je ne crois pas en chagrin qui rend l'œil pareil à ce brillant et parfois si languissant, qui donne au visage cette anémie ou cette clarté m'insolite, qui fait lever une petite dix-sept fois par minute. Ah ! ma grande Adrienne... quel âge a-t-il, ce petit chagrin-là ?

ADRIENNE. Hâ bien, oui, il est brun, il est riche, il est jeune il est solide ; mais ce n'est ni sa beauté, ni sa fortune, ni sa noblesse que j'aime en lui.

PICHENETTE. Ah ! bob ! mais alors pourquoi l'aimez-vous ?

ADRIENNE. Pourquoi ? Tiens, moi pauvre Pichenette, je serais bien en peine de le l'apprendre. Tout ce que je puis le dire, c'est que je suis heureuse quand je le vois, heureuse quand je l'entends, heureuse quand il me regarde. C'est que tous les hommes n'avaient encore touché que mon orgueil ; lui, c'est à mon cœur qu'il parvint ; c'est que l'amour des autres avait toujours pour moi quelque chose d'humiliant, de honteux, et que mon amour à lui, me relevait dans ma propre estime. C'est pour lui que je suis fière quand on me regarde avec admiration ; oui, c'est pour lui, pour lui seul que je suis contente lorsque je me trouve belle ou que je me mets un bon mouvement dans l'âme ; enfin, je ne sais pas pourquoi je l'aime, lui, oh ! mais ce que je sais bien maintenant, c'est que je n'en ai jamais aimé aucun autre.

PICHENETTE. (Elle dit) venez-moi ! l'avez-vous dit ?

ADRIENNE. Ce serait-il ?

ADRIENNE, de même. Tu ne le connais pas.

PICHENETTE. Alors c'est pas lui ! non, ce n'est pas le petit Clutney ; mais qui ce soit, quel cœur, quelle âme il a trouvée celui-là ! et comme elle parle, comme elle s'adresse ! comme elle aime ! Ah !ienne, vous êtes une femme sublime. Adrienne, vous êtes un grand homme.

ADRIENNE. Tu es folle !

PICHENETTE. Non, mais je vous trouve compatie !

ADRIENNE, toujours émue, se levant. Je suis si émue ! avec ce grand nom, l'un des plus illustres de France et un cœur d'acier et d'acier ! à une telle déception, à un regret éternel. Oh ! non, non je ne veux pas croire cela (Mouvement la poitrine). Tiens, regarde cette algèbre, dans une heure il sera ici, près de moi, et toute cette joie, tout ce bonheur qui ne sont à présent qu'un rêve deviendront une réalité.

UN DOMESTIQUE. Monsieur le comte de Clutney.

ADRIENNE. Le comte ! ah ! quel enfant !

PICHENETTE. Bah ! ça fera passer le temps !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE, entrant. Madame.

ADRIENNE, sans le regarder. Bonjour, grand triomphateur.

LE COMTE. Est-ce bien à moi que vous donnez un titre pareil ?

ADRIENNE. Nais il n'est bien partout que du succès que vous avez obtenu... cette petite villageoise que je vous avais mis au défi de détruire pour un seul instant de son fiancé.

LE COMTE. Je la lui ai enlevée pour toujours !... Eh bien, oui c'est vrai, c'est une belle, c'est une adorable enfant... elle n'a pas puis donné cet éclat éblouissant que vous distinguez.

PICHENETTE, sans le regarder. Je le crois bien.

LE COMTE, avec un peu d'ironie. Cette auréole qui vous entoure.

PICHENETTE. Je le crois parbleu ! bien !

LE COMTE, adieu les. Cette grâce accomplie, ce charme irrésistible...

PICHENETTE. Je le crois sûrement bien, monsieur !

LE COMTE. Mais, ce qu'on loue en elle et peut-être un peu plus qu'ailleurs, c'est...

PICHENETTE. Quoi donc ?

LE COMTE, à Pichenette. C'est la simplicité, la candeur, la naïveté.

PICHENETTE. Avez-vous fini ?

LE COMTE. C'est l'innocence surtout.

PICHENETTE. Mon Dieu ! qui est-ce qui n'a pas été innocente une fois en sa vie ?

ADRIENNE. Et cette innocence-là, je suppose, a duré ce que durent toutes les innocences...

LE COMTE. Eh bien, non ! d'ailleurs, en riant, j'en ai que moi, toutes deux, moi si malheureux, et insupportable poète, j'ai reculé devant les résistances les plus touchantes, devant les prières les plus tendres.

ADRIENNE, se levant. En vérité ?

PENICAUT. Oh ! un instant. (Avec force et fardant.) Comtesse...

ADRIENNE. P'allô !

PENICAUT. Vingt-neuf ans, un cœur tout chaud, quelques vices assez bien portés et sans mille livres de rente pendant un an, Tu es ça vous n'est-ce ?

ADRIENNE. A moi !... (Riant.) Ah ! oh ! ah ! Décidément, il est très-amusant ! (Rit-ant.)

PENICAUT. Ça ne te pas à la comtesse. (A Pichette.) Printemps, vingt-neuf ans, un cœur tout chaud, quelques vices assez bien portés...

PICHETTE. Et soixante mille livres de rente pendant un an, il est charmant ! Il est charmant !

PENICAUT. Réponds-moi ça vous trait-il ?... (Pichette va s'en aller.) Vous ne répondez pas ?

PICHETTE. Allons-y donc !

PENICAUT. Pourquoi soulez-vous ?

PICHETTE. Non, cher, il y a ici des sous-entendus assez accablants. Tâchez de vous faire agréer. (Pense à autre chose.)

PENICAUT. Des sous-entendus ! Pour des sottises, madame, j'ai mon petit langage ! Ah ! vous appelez des sottises... (Appelle.)

BIROU. Arrive ici, petit lapin !

BIROU. Entends-tu ? Tu m'es appelé, monsieur ?

PICHETTE. Hic ! cette voix ! Ah ! s'apprêtait-elle à se faire à gauche. Prends-y garde !

BIROU. Je retourne. Hein ! qui est-ce qui a crié ? qui est-ce qui s'est levé ? qui est-ce qui a dit ça ?

PENICAUT. Ne fais pas attention, je veux te faire trouver quelque bonne fortune.

BIROU. A moi, dis-le, monsieur ?

PENICAUT. Oui ; un à soixante mille sous-entendus et...

SCÈNE V.

PENICAUT, BIROU, LOUISE.

LOUISE, sortant du fond, à droite. Qui donc a appelé... est-ce vous, monsieur ?

PENICAUT. C'est trop gentil pour finion.

BIROU. C'est un bonhomme fortin, dit, monsieur ?

PENICAUT. Ne me taisez rien, pas, pas, j'ai l'air d'être un homme. Mais je ne te taisez jamais, puisque je te dis toujours monsieur.

PENICAUT. Est-il bête ! (A Louise.) Dites donc, vous êtes une belle fille, vous.

LOUISE, rougissant, Merci, monsieur.

PENICAUT. Je vous trouve belle fille... et moi, comment me trouvez-vous ? (Il fait comme un fou.) Hein ?

LOUISE. Molière ! monsieur ?

PENICAUT. Comment me trouvez-vous ? (Il fait comme un fou.)

BIROU. C'est comme ça qu'il veut me faire faire des sottises.

PENICAUT. Eh bien, petite... (Il veut lui prendre la main.)

LOUISE, se dégageant. Oh ! monsieur, je n'ai guère envie de plat-à-plat.

PENICAUT. En effet, vous avez l'air triste. (A part.) C'est dommage... elle me plaisait. (Haut.) Mais enfin pourquoi-je salue ?

LOUISE. C'est mon mari que je viens de voir qui m'a claqué la main.

PENICAUT. A moi. Un mari ! il y a un mari ! Eh ! eh ! ça va à dire que je suis le maître de la maison ! (Haut.) Et qu'est-ce qu'il vous a donc fait, cet affreux mari ?

LOUISE. Il te sent des idées qui se sont sur le compte de madame et de moi de notre enfant, et puis il y a encore un M. Delanoir, de la rue aux Ours, qui le poursuit pour une affaire d'argent.

PENICAUT. A moi. Une jolie femme ! un mari pourvu qu'il soit riche, Delanoir, rue aux Ours... j'en ferai une bonne fortune, rue aux Ours, Delanoir, rue aux Ours, en belle, moi, rien qu'un seul an. Je le trouve très repoussant.

LOUISE. Non ? Mais, monsieur...

PENICAUT. Vous ne le trouvez pas repoussant ?

LOUISE. Non.

PENICAUT. Je ne suis pas repoussant, donc elle ne me repousse pas... Delanoir, rue aux Ours. Adieu petite, nous nous reverrons... (Il fait comme un fou.)

LOUISE. Et moi, j'ai l'air d'être un homme.

BIROU. Eh bien, dis-le, monsieur, et tu conquies ?

PENICAUT. Louise donc ! nous en ferons une affaire d'argent, nous en ferons une affaire d'argent. (Il sort du fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, LOUISE.

ADRIENNE, sortant de gauche, agitée, vaillant à la chemise. L'heure est passée et il ne vient pas !... c'est la première fois qu'il est

alors en retard. Mon Dieu ! que ne puis-je le voir ! (Pense à autre chose.)

LOUISE. Et si vous le voyez, je n'aurai rien à dire. (Pense à autre chose.)

ADRIENNE. Tu lui as dit ce que je t'ai promis pour ton enfant.

LOUISE. Oui, madame, oui, mais... (A part.) Comment lui expliquer la volonté de Marcel ?

ADRIENNE. Il s'appellera Henri ; ses tranquilles, va, il ne m'enquerra de rien.

LOUISE. Mon Dieu, madame, vous êtes si bonne que je n'ose vous dire...

ADRIENNE. Quoi donc ? parlez.

LOUISE. J'ai un homme et quelquefois des préjugés, et mon mari...

ADRIENNE. Eh bien !

LOUISE. Eh bien, voyez-le, madame, moi...

ADRIENNE. Est-ce qu'il ne se trouve pas assez riche ? est-ce qu'il voudrait par mariage à son enfant une femme plus riche, plus admirée que moi ?

LOUISE. Non, madame, il m'a dit... Oh ! mais j'ai trop peur de la voir madame.

ADRIENNE. Parle donc ! Je le veux !

LOUISE. Il m'a dit que pour tenir son enfant devant le père, pour lui servir de seconde mère devant Dieu, il voulait une femme...

ADRIENNE. Avec, je vous comprends.

LOUISE. Oh ! monsieur, voyez ce mal...

ADRIENNE. C'est bien ! je ne vous en veux pas. (A part.) Vierge par moi... (Haut.) Laissez-moi. — Oui, de l'ambulance, des hommes, et c'est tout... Et lui, Henri, s'il ne m'a pas dit, non, non ! Il avait oublié ce que je suis, et voilà qu'il se le rappelle et me veut plus. Oh ! malheureux ! malheureux ! (Haut.) Laissez-moi à gauche.)

LOUISE. Vous, madame...

ADRIENNE. Que me voulez-vous ?

LOUISE. Est-ce que M. Henri de Villiers ne vous prévenait pas de venir avec lui à la lettre d'arriver au soir ?

ADRIENNE. Sa lettre d'arriver au soir ? mais il ne s'en souvient pas.

ADRIENNE. Oui, madame, je l'ai mise là avec toutes les autres.

ADRIENNE, allant à la chemise. Là ! est-ce que je suis la seule à être...

LOUISE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

ADRIENNE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

LOUISE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

ADRIENNE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

LOUISE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

ADRIENNE. C'est bien de lui, et vous ne me le dites pas, mais vous êtes si bête ! Oh ! voyons, voyons vite. (Elle sort la lettre.)

SCÈNE VII.

ADRIENNE, HENRI.

HENRI. Vous me parlez, Adrienne, de me présenter moi-même à vous, les habits en désordre et tout couvert de poussière. Je voudrais arriver à l'heure, à l'heure de notre rendez-vous, et j'ai couru toute la nuit pour vous épargner quelques instants d'attente.

ADRIENNE, allant à Henri. J'ai eu bien peur, Henri ; mais j'oublie tout, vous savez.

HENRI. (En souriant.) Oui, me voici, mais non plus le même, non plus le même d'aujourd'hui l'amour étouffait sous une lourde contrainte.

ADRIENNE. Que dites-vous ?

HENRI. Hier encore, Adrienne, mon cœur ne se livrait qu'à deux choses : l'air d'être en désordre, j'étais presque marié.

ADRIENNE, se levant. Grand bien !

HENRI. Non, mais rassurez-vous... à présent je suis libre.

ADRIENNE. Libre ! bien libre ! (Elle sort.) C'est vrai, n'est-ce pas ?

HENRI. Mais, voyons, expliquez-moi donc cela. Henri, vous voyez bien que j'ai peur.

ADRIENNE. Vous connaissez mon famille, vous savez quels sont les titres, le rang, les hautes fonctions de mon père, le marquis de Villiers.

ADRIENNE. Oui, je sais tout cela, et ces grandeurs m'ont toujours effrayé.

HENRI. Ce n'était pas sans raison, car le marquis de Villiers

remplait sur moi pour rembaner encore la fortune de notre ménage, et en avait préparé pour moi...

ADRIENNE, avec effroi. Un mariage.

BENET. Un, ton mariage qui devait me donner la patrie, le litte du ciel et le gouvernement supérieur d'un des royaumes du nord; car j'épousais la sœur d'un des moines de Sa Majesté!

ADRIENNE. Achève, de grâce.

BENET. Il y a un mois, je ne vous connaissais pas, et j'ai tout accepté. Il y a vingt-quatre heures, j'ai compris que vous m'êtes plus chère que tous les titres et que tous les honneurs. Je suis parti, et j'ai tout rompu.

ADRIENNE. Pour moi?

BENET. Oui, j'ai fait joyeusement trente lieues pour aller leur rendre tout ce qu'ils m'avaient donné, et j'ai fait encore plus joyeusement trente lieues en un nuit pour venir te dire librement cette fois, et sans contrainte: Adrienne, je t'aime!

ADRIENNE. Pour moi?... tu as fait tout cela pour moi! comme si ce n'était pas avec de ton amour pour faire de moi la plus heureuse et la plus glorieuse des femmes! Oh! comme je vais vous aimer! à mon tour je vais t'aimer, Henri!

BENET. Ne me sers-tu pas encore si reconnaissant, Adrienne, car j'ai mon tour bien des choses à vous demander.

ADRIENNE. A me demander! tout mieux!

BENET. A celui qui a tout sacrifié pour toi sans hésiter, es-tu prête à tout sacrifier aussi?

ADRIENNE. Parlez à votre esclave, monseigneur, je ne sais que deux choses: l'aimer et obéir.

BENET, faisant passer Adrienne. Adrienne, je suis jaloux.

ADRIENNE. Laissez!

BENET, avec émotion. J'ai long de toi et qui t'entraîne, du présent et du passé (Adrienne baisse les yeux); j'ai long de regards qui trahissent une espérance, et des regards mille fois plus insensibles encore qui trahissent un souvenir! Adrienne, consens-tu à quitter ce monde de fêtes, de plaisirs, de triomphes? Adrienne, consens-tu à partir?

ADRIENNE, allant à Henri. Ou veux-tu aller? je suis prête.

BENET. Oh! n'est-ce rien!

ADRIENNE. Ah! tu m'as immolé sans regret ce qui devait faire la gloire de ta vie, et tu crois que j'hesiterai à la sacrifier ce qui m'a fait que ma honte? Ou allons-nous? dis!

(Célestine.)

BENET, le reversant près de Célestine qui est à droite. Qu'importe! A moi tout l'univers! à nous tous les pays lointains! Là, nous l'implément un dans la foule, nous serons toujours seuls. Ce que je serai pour toi, Adrienne, mon ami, un frère, un ami, je l'ignore. Je ne sais qu'une chose: j'o l'aimé.

ADRIENNE. Il m'a, Henri, je ne te reussirai pas de m'aimer. (Se mettant à pleurer devant lui.) Je te remercie de me reconnaître à mon projet. Non! Non! il y a une chose qui me rendra es-tu qu'un rétrograde, jusqu'à d'aujourd'hui, lui si modeste, lui si bon, lui si grand! Oh! oui, retourne-toi de moi-même, de cette bonté, de cette bonté. Reviens, Henri, je me suis dévoué tout son déjà s'il ne vaudrait pas mieux vivre seule, pauvre et abandonnée, qu'entourée de ces hommages qui avilissent, de ce luxe qui dégrade; je me suis tout fait demandant cela. Henri... C'est lui que je serai le bonheur de cette vie honnête, de ce bonheur sans honte que tu m'offres? Oh! tu verras comme je recommencerai bien ma vie... (l'une d'elle-même.) Oh! mon Dieu! mon Dieu! Henri, cette me rend folle, cette idée que je pourrais redevenir une honnête femme!

BENET, avec tendresse. Adieu!

ADRIENNE. Non plus Adrien! Quand j'étais enfant, ma mère m'appelait Marie. Tu m'appellais Marie, toi!

BENET, la prenant dans ses bras. Marie!

ADRIENNE, se levant et s'éloignant de Henri. Quand veux-tu que nous partions?

BENET. Dans une heure, une voiture de poste sera à ta porte.

ADRIENNE. Je serai bientôt prête, va. Je ne veux emporter d'ici que mon cœur.

BENET. Adieu!... (Il va pour sortir, Adrienne lui tend la main qu'il laisse.)

ADRIENNE, le repoussant. Henri, toujours, n'est-ce pas?

BENET. Toujours! (Il sort.)

SCÈNE VIII.

ADRIENNE, puis LOUISE, puis MARGUERITE.

ADRIENNE. J'ai semé bien qu'il y avait encore quelque chose de lui en moi... Ah! ce bonheur si pur, si calme, si vrai que j'ai rêvé en qu'il m'offrait, je le vois, je le touche, je le possède enfin! (l'une de ses deux sœurs.)

LOUISE. Madame!

ADRIENNE. Qu'y a-t-il donc?

LOUISE. C'est une femme qui refuse de se nommer, et qui veut absolument parler à madame.

ADRIENNE. A qui?

MARGUERITE. Les domestiques qui ont servi de la soirée. L'entrera, vous l'avez-je?

ADRIENNE, aux deux. Cette voix! Vous! Vous!

MARGUERITE. Demandez à votre maître: si elle daignera me recevoir.

ADRIENNE. Sortez, sortez tous!... (Louise et les domestiques sortent.)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, MARGUERITE.

ADRIENNE. Ma mère! ma mère!... (Elle reste assise. — Marguerite entre froide et immobile devant elle.)

MARGUERITE. Vous êtes bien surprise de me voir chez vous, madame.

ADRIENNE. Madame!... à moi! à moi!

MARGUERITE. Il y a huit jours et huit nuits que je cours dans Paris comme une folle, cherchant partout une trace, demandant à tout le monde un indice que personne n'a pu me donner, et je suis bien forcée de venir chez vous, madame...

ADRIENNE. Mais pour que j'aie reculé après deux heures, que s'est-il donc passé? Parlez-moi... dites, qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Il y a, madame, il y a et qu'on m'a volé ma fille!

ADRIENNE. Votre fille!

MARGUERITE. Oh! sans cela, vous savez bien que je ne serais pas venue vous importuner au milieu de vos plaisirs et de votre luxe, moi qui ne vous connais pas!

ADRIENNE. Vous ne me connaissez pas, ma... m...

MARGUERITE. Croyez-moi, de ne vous connais pas, madame.

ADRIENNE. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MARGUERITE. Ah! vous pleurez! vous pouvez pleurer! vous êtes bien en peine! moi, il y a huit jours que je ne trouve pas une larme; c'est qu'il y a là une terrible douleur qui épuise et dévotie, c'est que j'ai... mon Dieu! le cœur d'une mère n'a été mis à de si cruelles épreuves. Écoutez: il y a deux ans, j'étais des enfants que j'aimais bien, aller... l'une, âgée de quinze ans, c'était notre benjamin présent; l'autre, pauvre petite ange au berceau, commençait à bégayer mon nom... c'était notre benjamin à venir... Pour la première, j'ai toujours été pleine de tendresse et d'indulgence.

ADRIENNE, pleurant. C'est vrai!... C'est vrai!

MARGUERITE. Elle aimait la danse, et je la faisais braver pour la conduire à chaque fête... elle aimait les belles robes, les rubans, et j'étais dans sa boutique pour lui en donner, et me disant: mais! l'autre qui elle ne la trouvait pas... Oh! pour celle-là, j'ai été ce que bien n'avait fait; j'ai été bonne, j'ai été faible; mais, quand son amour du plaisir et du luxe a grandi, elle m'a quittée, parce que je ne pouvais plus lui donner ce qu'elle allait trouver ailleurs. (Elle regarde tristement.) Oh! celle-là a été bien ingrate, madame.

ADRIENNE. Madame! toujours!... Oui, elle a été ingrate, oui, elle a été coupable, et sa mère peut en pas lui pardonner... Mais une mère, du moins, reconnaît toujours son enfant!

MARGUERITE. Non, non, vous vous trompez, madame, car en mourant, son père m'a fait jurer de la regarder comme morte, et je la retrouverais que moi devoir serait de me dire: Mais vous me trompez, ce n'est pas une fille.

ADRIENNE. Exécutez de son cœur pour toujours!

MARGUERITE. D'ailleurs, ce n'est plus elle qui m'occupe, mais l'autre, la pauvre enfant; délicate de moi-même et craignant de la perdre aussi, je me suis montrée froide et sévère; je lui ai refusé tout, le toilette, la danse; pour elle, je m'étais faite impitoyable. J'attendais qu'elle fût à l'abri du danger, qu'elle eût un autre appui, un mari, pour lui dire: Ma fille, je suis bonne, va, je t'aime et je t'ai toujours tendrement aimée. J'attendais ce jour-là avec bon de l'impatience, et lorsque ceux du pays se disaient: Elle a la cour bien dur, elle a la cour bien sec, la mère Marguerite, moi je me disais tout bas: Ça m'est bien égal qu'on m'accuse! je sache ma fille!

ADRIENNE. Ah! achève! achève!

MARGUERITE. Avec émotion. Eh bien, celle-là m'a quittée comme m'avait quittée l'autre; celle-ci ou me l'a prouvé, ou me l'a prouvé le jour où j'étais en train d'ouvrir ce cœur que je lui avais fermé. En sortant que j'ai perdu ma fille qui ne me connaît pas, qui ne sait rien, et qui se dit: « Pourquoi aurais-je des remontrances? j'ai bien fait de m'en aller; je n'avais qu'une mauvaise mère. »

PÉNICAUT. Pas encore, mais attendez, en nous annonçant pour ce soir une invitation de femmes agabables... et approuvables.
LE MARQUIS. La raquette, ça se doit mal dépense. Ne fâchez que la petite mère. Il faut M. de Chabigny doit faire l'habilitation... (à part) et qu'il n'a si indignement calvère!

PÉNICAUT. Ah! oui... mon sacrement!
LE MARQUIS. Pichennette, vous n'avez promis, si vous rencontrais avant moi ce couple heureux, de me signaler sa présence.

PICHENETTE. Vous n'avez donc pas encore vu...
LE MARQUIS. La future condamnée... non... depuis notre refus je me suis valablement présenté à l'hôtel du comte, et je soupçonne qu'on m'avait mis sur la liste des exclus... mais je finissais par les attendre.

PICHENETTE. Je ne devrais pas vous y aider, vous qui me refusez...

PÉNICAUT, vivement. Le marquis vous refuse quelque chose!...

Ah! le marquis! marquis! (à Pichennette) Quel domage!

PICHENETTE. Figures-vous qu'il a le plus joli petit nez... de tout le monde, un garçon long comme une perche, léger comme une plume, élanqué comme un levrier... un amour de petit amoureux, gentil, et il se veut pas me le céder.

LE MARQUIS. Non, j'aurais...

PÉNICAUT, vivement. Un instant! vous courez après un amoureux! j'en ai un à votre service.

PICHENETTE. Vraiment!

PÉNICAUT. C'est mon petit laquais que je veux remplacer par un gros amoureux.

PICHENETTE, à part. Etude que ce sera!

LE MARQUIS. Pourquoi donc le changez-vous?

PÉNICAUT. Pour une fatuité... ce petit coquin a l'habitude de tutoyer son maître... et je trouve ça du mauvais goût.

Attendez, je vais vous le présenter. (Après.) Ici, petit laquais, ici.

BISSOU, entrant de droite en courant. Tu m'appelles, monsieur?

PÉNICAUT. Vous l'entendez... mais avec vous, belle dame, si vous le prenez pour amoureux, il ne se permettra certainement pas...

BISSOU. Hein! vous me donnez à... (Voyant Pichennette.) Ah!

PICHENETTE, à part. C'est lui!

BISSOU, s'adressant à Pichennette. Salut!

LE MARQUIS. Bonjour à l'enfant!

PÉNICAUT. Ah! mais c'est donc une rage chez toi de tutoyer tout le monde?

BISSOU, à Pichennette. À moi, monsieur, il le savait...

PÉNICAUT, à Pichennette. C'est le seul défaut que je lui connais; et sans vous le corriger par la permission, et en le faisant passer un peu par votre cocher, je vous laisse entendre, faites vos conclusions... Marquis, je suis à vous. (Un instant par le haut.)

SCÈNE V.

BISSOU, PICHENETTE.

BISSOU, se croisant les bras. Comment, malheureuse! tu n'as pas vu ombre à Fontenoy?

PICHENETTE. Je ne vous connais pas!

BISSOU, étonné. Moi, feu Bissou, ton mari, qu'est-ce que ça veut dire?

PICHENETTE. Je ne vous connais pas...

BISSOU. Que tu m'as en jure et à l'écrit?

PICHENETTE. Je ne vous connais pas...

BISSOU attristé. Mais revenez-tout des souffrances...

PICHENETTE. Je ne vous connais pas! (Elle lui donne un soufflet sur la joue.)

BISSOU, portant la main à sa joue. Ah!... elle s'est souvenue... (Il court après elle, tandis que le comte et Jeanne entrent par la droite, bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, JEANNE.

LE COMTE. Eh bien, chère sœur, est-elle donc si lourde à porter cette robe de satin que tu représentes tout à l'heure? Enfant qui s'est prise à pleurer au moment où sa femme de chambre lui a remis la corsette et la jupe du pays.

JEANNE. Oh! pardon, en quittant ces vêtements, il m'a semblé que je portais une seconde fois.

LE COMTE. Et tu regrettes la première?

JEANNE, le regardant avec amour. Ah! que c'est mal de dire cela!

LE COMTE. Eh bien, non, tu ne regrettes rien, et dans quelques instants, je l'espère, nous n'aurons plus cet air abattu et languoureux, une petite fleur pensive se reflète à l'éclat des

lumières, on plonge à la chaleur des admirations. Déjà tant à l'heure, en traversant la fête, n'as-tu pas vu tous les regards fixés sur toi? N'as-tu pas vu tous les regards se tourner vers toi?

JEANNE. Je ne vous connais pas...

LE COMTE. N'as-tu pas entendu ces murmures, ces chuchotements, les exclamations de surprise?

JEANNE. Je n'entendais que votre voix.

LE COMTE. Tu n'aimes donc, Jeanne?

JEANNE. Si je vous aime! Il y a bien loin d'ici, monseigneur, un pays où on nomme la Bretagne; il y a dans ce pays une seule femme qui est ma mère, et vous me demandez si je vous aime!

LE COMTE. Chère enfant!

JEANNE, le regardant avec amour. Mais vous, monseigneur, ne m'avez-vous pas vu traverser jamais?

LE COMTE. Oui, le tromper! A ton tour, c'est bien mal de dire cela.

JEANNE. Oh! pardon! mais ces horribles paroles qui m'ont glissé de la main...

LE COMTE. Quelles paroles, Jeanne? qu'ai-je dit?

JEANNE. Non, pas vous, et je n'étais promise de ne jamais répéter ce que je viens d'entendre; mais j'ai besoin d'être rassurée; écoutez. Tout à l'heure, quand vous m'avez quittée un instant pour aller quelques jours sœurs, là-bas, sous cette chartraille, une femme est venue s'asseoir près de moi; il m'a semblé que ce n'était que moi, qui tremblait, cherchant à saisir la main que j'ai retournée avec effroi. Alors, se penchant vers moi, et d'une voix sourde, elle m'a dit...

LE COMTE. Eh bien?

JEANNE. Oh! toutes ses paroles sont restées gravées là...

« Jeanne Kerouel, vous n'avez à Ploëven qu'une couronne de fleurs, vous êtes à Paris couronnée de diamants... Ou vous seriez à Ploëven... à Paris on vous tromperait. »

LE COMTE, riant. Quelle folie!

JEANNE, riant à moitié. On vous tromperait...

LE COMTE, se levant. Ah! ça, c'est donc à l'instinct comme un bal masqué de l'Opéra! Pardon! moi aussi on a voulu m'intriguer, non par des paroles prophétiques, mais par ce petit billet qu'on m'a glissé dans la main et que j'ai à peine lu.

JEANNE. Un billet!

LE COMTE. Oui! une mystification. (Lisant à voix haute.) « Nous nous devons un coup d'œil, et je pars demain pour mon château; donc, ce soir, on vous attendra au coin de la rue Saint-Lazare. »

(Le marquis paraît à droite, premier plan.)

LE MARQUIS, qui s'est avancé la mouche à la main. Cher comte, voilà vingt-sept minutes que j'attends. (Lisant à voix haute.)

LE COMTE, montrant le billet. Ah! bah! c'est donc vous?

LE MARQUIS, bas, vous m'avez dit que j'aurais cette petite?

LE COMTE. Vous n'avez même un peu défendu de la prendre.

LE MARQUIS. Et vous l'avez prise... comprenez-vous?

LE COMTE. Pas du tout!

LE MARQUIS. Il y a par là-bas, dans la rue Saint-Lazare, une lanterne merveilleusement placée pour cela.

LE COMTE. Bah! bah!... ce diable de marquis, il a toujours un fil-migé! (Lisant à Jeanne.) Attendez-moi là.

JEANNE. Qui! vous voulez...

LE COMTE. Quelques minutes seulement, (il continue à lui parler bas.)

LE MARQUIS, à part. Une légère piquette suffira, on l'emportera dans son carrosse, et j'ai idée que c'est moi qui recouvrirai ce soir la petite.

LE COMTE, à Jeanne. Je t'en prie... (Au marquis.) Allons, mon cher...

(Le marquis et Jeanne se retirent d'un côté de la scène.)

JEANNE, seule. Il me semble! mais pourquoi? Seule ici... là peut-être... (Elle se tait un moment.) Quelqu'un... est-ce lui qui revient?... Non, ce n'est pas... Ciel! (Elle voit l'air, l'annonce la rampe en riant aux éclats.)

SCÈNE VII.

JEANNE, PÉNICAUT.

PÉNICAUT. Un instant, un instant! chère belle... est-ce qu'on se sauve comme ça? Pichennette! nous avons beau chercher notre joli minois, je verrai bien malgré... (Il la rassure, demeure immobile et d'écouter.) Jeanne!

JEANNE, suppliante. Grâce, grâce! monsieur, laissez-moi finir!

PÉNICAUT, qui s'est remis de son émotion. Ah! ah! (Lui prenant les deux mains et se penchant vers elle.) Vraiment! la retrouverai-je encore...

Ah! ça, qu'est-ce que ça veut dire, à ouvrir ainsi les grands yeux? Est-ce que tu crois que je t'en veux pour ton escapade? Allons donc! tu t'es comportée en fille d'esprit, et la

première, c'est que j'ai suivi ton exemple. Pendant que tu sentais bouillir en toi des instincts de vie joyeuse, j'ai détreuvé en moi une foule d'idées de vies aussi charmantes qu'inflames... Là-dessus, nous avons planté là les bicoques de Piobven... et nous avons bien fait, n'est-ce pas ?

JEANNE. Claude !... monsieur Claude !... si vous n'êtes pas en danger, ayez pitié de moi ! ne me refusez pas ainsi !...

PIOBVEN. Amusement. Ah ! oui, je sais, tu ne veux pas être retenue, tu, quand tu as l'idée de l'en aller.

JEANNE. Claude !... en nom du ciel !... vous ne devinez donc pas ce que je souffre à vous entendre !

PIOBVEN. révérencieusement. Parce que je te rappelle ce temps-là ?

(Haut.) Et nous-mêmes, hein ! Jeanne, l'éternel-sans-âges ?... nous marier ! monsieur et madame Piobven !...

C'est ce qui aurait été joli !... passer notre vie à élever de gros enfants et de petits enfants... nous trouverions pourtant ça magnifique !... Hein ! te souviens-tu, nous allions nous asseoir au bas de la colline, en face du clocher de Piobven. Je restais des heures à la contempler, la mais dans la maison, mes yeux sur les yeux. Ah ! ah ! eh ! un instant clameptre qui s'élevait !... je te dirais l'éternel !... Au fait, Jeanne, on teint tout ça avec amour, nous aurons bientôt arrosé notre petit avoir ; nous nous battrons une bonne maison là, à côté, entre les deux gros champs plantés par nos grands-pères... Alors aussi nous aurons trois ou quatre beaux enfants, qui répandront la vie et le bonheur autour de nous. Et le soir, à la veillée, après une bonne journée de travail, quel jour de les voir réunis ! L'été, à qui tu apprendras à lire ; la seconde, car ce sera une fille, à qui je conterai des histoires, tandis que le petit dernier dormira sur les genoux de la bonne vieille mère... car elle habitera avec nous, elle sera toujours là comme notre Providence visible, dont les prières appelleront sur nos enfants les bénédictions du bon Dieu !... Tout ça, était-ce bête ? Tandis qu'en, à la bonne heure ! nous aurons franchement beaucoup ! Moi, d'abord, je suis bien heureuse, bien content, je suis bien gai... je suis... je suis... (S'agitant sous sa robe.) Oh ! mon Dieu ! que je souffre ! (il tombe sur le banc.)

JEANNE. Claude !... Claude, vous pleurez !

PIOBVEN. vivement. Non, je suis très-pai !

JEANNE. Mais oui, non, Claude, croyez-vous que je ne pleure pas quand je pense à moi-même !

PIOBVEN. se levant. Votre mère ! mais non, non ! il faut rire de tout, rire toujours ! Ecoutez... c'est la concert qui commence (la belle voix) : un refrain... Et par là, tout le monde qui vient de ce côté ; voilà le bonheur, Jeanne, voilà la vie !

SCÈNE VIII.

PENCAUT, JEANNE, JEUNES GENTILHOMMES et JEUNES FEMMES, puis LE COMTE et LE MARQUIS, puis ADRIENNE et PIERRETTE. Le comte entre avec le marquis, et va à Jeanne, lui prenant de la main.

LE MARQUIS, aux deux enveloppés, à part. Allons, c'est une revanche à prendre.

LE COMTE, à Pencaut. Eh ! mais, c'est M. de Pénicaud... Bonjour, mon oncle ami, bonjour. Parlez-moi l'occasion de déployer de l'esprit et de la galanterie.

PENCAUT. J'en ai, j'en ai beaucoup, (il fait sauter ses dents.)

LE COMTE. Ah ! c'est juste.

ADRIENNE, au bras de marquis, accompagnée de Pierrette. Eh ! non, vous n'y jetez rien, laissez la à la concert. (ils sort au fond.)

JEANNE. Cette voix !... ces tristes... Encore cette femme. (se souvenant.) Esprit !... mais !

LE COMTE. Partir, quand arrive la belle Adrienne ! Non pas, ma chère, pas encore !

ADRIENNE, à part en descendant en scène et dans le plus grand trouble. Elle ! ma sœur ! ma sœur au bras de cet homme !

PIERRETTE, s'avançant. Piali-il ? vous dites ?

ADRIENNE, pleurant. Qu'il quoi ? Échambré de voir tout ce monde... et d'abord, moi-même au cœur tout chaud.

PIERRETTE. Et aux quatre coins les larmes !

PENCAUT. Oui, vraiment, belle Adrienne, et son alibi... c'est moi-même. (il fait sauter ses dents.)

PIERRETTE, vivement. Et le comte... Et la petite.

ADRIENNE. Le comte... oui, donc... Ah ! pardon ! mon cher, je ne suis venue jurer.

LE COMTE, à Jeanne et plus redoublant que jamais (Haut.) Ne pas te voir, moi, à la bonne heure... mais cette fois enfant pour que vous n'avez si gracieusement promis votre protection.

ADRIENNE. Ah ! c'est mademoiselle qui fait ce soir son entrée dans le monde par la porte de Tivoli. (Haut.) Car c'est la soirée aux inaugurations !

PENCAUT, à Jeanne. Ah ! ah ! ah !

LE COMTE. Et quoi donc n'est-ce pas, monsieur de Pénicaud ?

PENCAUT, avec indifférence. Je ne sais pas, je ris de tout.

JEANNE, à part, les yeux sur Adrienne. Quel air de docteur !

ADRIENNE, prenant la main de Jeanne et d'abord avec elle au milieu. Vous êtes charmante, mademoiselle, et mise avec un goût...

LE COMTE. Jeanne, remerciez l'indigne qui veut bien guider vos pas sur ce terrain si nouveau.

PIERRETTE, avec une marque à gauche. Et si glissant !...

ADRIENNE. Oh ! la tâche est ardue avec mademoiselle. Tant de jeunesse et de grâce la recommandent mieux assurément que mon faible patronage.

LE COMTE, les yeux sur Adrienne. Aussi généreuse qu'elle est belle.

ADRIENNE. Cependant, prenez-y garde, mademoiselle, il n'est pas toujours facile de marcher à travers ces hommages et ces rivalités, ces adulations et ces jalousies qui sont les brouillards du chemin que nous suivons. Y avez-vous songé, mademoiselle ?

JEANNE, se levant. Mademoiselle...

ADRIENNE, se levant. Piali-il ? vous dites ? (Haut au comte.) Elle parle pour !

LE COMTE. Ah ! la timidité...

ADRIENNE. Croyez-vous qu'elle est un peu gauche !

LE COMTE, aux deux. Répondez donc ! n'avez pas cette sottise complaisante ! (Haut à Adrienne.) Menez-la.

ADRIENNE. Oui, oui...

JEANNE, à part. (Haut.)

ADRIENNE. Mais avec la vive intelligence qui brille en vos yeux, on est bien vite initiée à ce grand art de la coquetterie...

Ah ! mademoiselle, qu'il y a de bon de vous à une jeune enfant que j'ai vu succomber misérablement sous la bonte et le ridicule !

LE MARQUIS. Vraiment ? (Haut se reprochant.)

ADRIENNE. Et pourtant dans son village, qu'elle avait quitté comme beaucoup d'autres... c'était une belle et vaillante fille... fraîche et juive sous sa cornette à carreaux rouges...

gentillement juchée sur ses sœurs, et dans sa bouche un : « Vous êtes bien bon, monsieur, » était presque un bon mot. Tant il y avait de grâce et d'esprit dans ses beaux yeux qu'elle levait bravement son visage, et dans le sourire qui illuminait ses dents éblouissantes de blancheur...

Ah ! c'est que le talisman était dans son cœur, et qu'elle était belle fille, il fallait la belle nature qui l'enluminait...

Et bien transportée dans notre monde à nous, elle ou plutôt travestie en femme à la mode, on eût dit qu'elle fléchissait sous le poids du saut et des destins.

Son équilibre, ce sceptre dont se jouaient les souveraines d'autrefois, semblait lui peser mille fois plus que sa faculté de moissonner.

Prenez garde, mademoiselle, vous allez tomber le vôtre. (Elle le prend et le lui rend gracieusement.)

LE COMTE. Bas. Adrienne, c'est une liaison !

ADRIENNE, gauchement. Eh ! non, c'est une comparaison tout à fait fautive en mademoiselle. Celle dont je parle était gauche, embarrassée, soignée, ridiculement ; mais elle souffrait. La pauvre elle, elle se sentait mourir sous les regards moqueurs qui l'écrasaient... et je me souviens encore de la triste scène dont je fus témoin quand une femme sans pudeur, une rivale, vint lui dire insolentement : (se tournant vers Jeanne.) Je le dis droit à toi, qu'elle Gros-Jean ton amoureux pour l'en tenir si près de sa femme et bruta gentillissime ! Tenez, non que je parle, je n'ai plus la jeunesse, la beauté, la candeur, je n'ai rien de tout cela, mais j'ai mieux que cela. J'ai la vogue, la puissance...

la rumeur de la mode !... Eh bien, je veux, il me plaît que ton amant l'admire ! et l'admire, en attendant, je le dis, je le jure qu'il l'admire ! (Crispée de son et s'agit.)

Mais fait, il lui fait comme elle l'avait dit : la petite fut initiée à par son ingrat séducteur pour cette méchante femme qui ne la valait pas !

LE COMTE, bas à Adrienne. Adrienne, ce langage...

ADRIENNE. Eh ! tout dire, je raconte, et voilà tout. Je raconte l'histoire d'aujourd'hui, et l'histoire de demain... Tenez à Jeanne, croyez-en une femme à qui le caprice de la mode a donné ce si pire orgueil. (Elle montre son coussin.)

Ne comptez pas trop sur cette beauté inutile qui se laisse froidement contempler... La contempler on ne va pas longtemps à ces mensonges, et la beauté qui fait les comètes ne les conduit pas toujours...

parce que la beauté, dame ! c'est toujours la même chose. La fait que votre sœur, qui se laisse pourrir d'admirer vos beaux yeux, ne se laisse jamais d'admirer votre voix, d'écouter vos paroles comme on écoute la plus délicate musique, avec bonheur, avec admiration, avec ravissement...

Et la tenez, comme monsieur le comte m'écrit...

JEANNE, à part, trépidante. C'est vrai !
PICHANETTE, trépidante. Comme nous tous écouleux tous.
PICHANETTE, bas. Je saurais, qu'avez-vous ?
JEANNE, bas au comte. Par pitié ennemmes-moi. Vous ne voyez donc pas que je me meurs ?

LE COMTE, à la comtesse. Comme elle souffre ! (Regardant Adrienne) mais qu'elle est belle ! (Il s'adresse à elle et s'assoie à droite ; la suite s'écoule dans le fond.)

LE MARQUIS. Mesdames, c'est le bal qui commence.
PICHANETTE. Le bal ! (Allant à l'écarter.) Eh bien, est-ce que vous restez là ?

JEANNE, regardant Jeanne. Moi ! mademoiselle, je serais trop heureuse de faire danser...

PICHANETTE. Vos deus ! Acceptez avec plaisir. (Elle l'entraîne par le fond.)

LE COMTE, bas au rapprochant d'Adrienne. Vous avez été cruelle. Adrienne, sans pitié pour son enfant qui implore votre protection !... Mais pourquoi ?

ADRIENNE, bas. Pourquoi ?... Ici... pendant le bal... dans un instant, et je vous le dirai.

JEANNE, à part. Elle lui parle bas !
LE COMTE, lui ?

ADRIENNE, bas. Eloignez-vous !

LE COMTE, à Jeanne. Venez, Jeanne, je veux que vous dansiez ; j'ai là des aïeux avec qui vous êtes cingées.

JEANNE, à part. Oh ! cette femme !... quelque chose me dit là qu'elle me sera fatale.

LE COMTE, à Adrienne. Ici ! (Il donne son bras à Jeanne qui regarde Adrienne en sortant par le fond ; les rideaux de la toute tombent et cachent le jardin.)

SCÈNE IX.

ADRIENNE, HENRI, qui est entré par la gauche.

ADRIENNE, qui se trouve au face de Henri, et avec effroi. Henri !
HENRI, sans s'en rendre compte, et d'un ton doux et triste. Vous aviez raison, mademoiselle, de ne pas quitter ce monde qui n'a pour vous que des trahisons... vous y êtes restée, je le vois, et les reines n'abandonnent pas si facilement.

ADRIENNE, atterré. Vous, Henri, vous avez...

HENRI. Tout vu, tout entendu.

ADRIENNE, à part. Mon Dieu ! cette dernière épreuve me manquera. (Non.) Ce que vous avez entendu, c'est honteux, n'est-ce pas ? Ici, de Dieu, ce qui doit se passer, car je suis trop avancée pour reculer maintenant... ce qui doit se passer est infâme !

HENRI. Adieu, madame.

ADRIENNE. Oui, partez, ne restez pas plus longtemps ici... restez dans ce monde élevé dont vous êtes descendu jusqu'à moi, Henri, vous y trouverez quelque belle jeune fille dont toute la vie sera éteinte, qui ne vous apportera pas en dot de dérisoires souvenirs ! Qu'elle vous donne un bonheur que nul remords ni trahison plus tard comme le bonheur que donne une confiance. Oh ! mais dans ce monde-ci pas celle qui a jadis une déception dans votre noble cœur !... Un peu de pitié pour Adrienne en attendant l'oubli !... L'oubli, Henri, c'est déjà un calvaire terrible ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel beau rêve ! (Elle sanglote et tombe anéantie au milieu d'un cri.)

HENRI, avec amertume. Un rêve, avez-vous dit ! Non, madame, non, une vérité ! (Il s'éloigne.)

ADRIENNE, éperdue. Henri ! (Il se retourne, le comte paraît au fond.)

HENRI. Vous m'avez appelé ?

ADRIENNE, se remettant. Moi ! non ! je n'ai rien dit ! (Henri sort à droite.)

SCÈNE X.

ADRIENNE, LE COMTE.

LE COMTE, allant à Adrienne, qui s'est levée. Ce gentilhomme qui s'éloigne ?

ADRIENNE, atterré. Je ne le connais pas ! Monsieur le comte, pour accourir vers moi, vous avez lâché là-bas votre malresse... déjà, sans doute, elle vous cherchait des yeux, et bientôt elle sera sur vos pas, car elle vous aime. L'explication promise doit donc être brève et rapide... Monsieur le comte, vous avez dit que vous avez respecté jusqu'à présent cette jeune fille... sur votre honneur, est-ce vrai ?

LE COMTE. Sur mon honneur... oui, jusqu'à présent.

ADRIENNE, d'un ton ferme. Et vous la respecterez toujours !... toujours, vous m'avez dit, et le serment me sera pas étranger, car vous ne l'aurez pas.

LE COMTE. Oh ! j'en jure !

ADRIENNE. Aimer Jeanne ? vous ! allons, c'était été pousser trop loin l'obéissance... car c'est pour m'abîmer à moi, pour

me complaire que vous avez joué près d'elle un rôle qu'il ne faut pas immédiatement prendre à la lettre. (Le comte lui prend la main qu'il ne lâche pendant qu'Adrienne continue.) Je vous ai proposé cette suppute comme toute autre. Je n'ai vu là qu'un passe-temps, qu'une plaisanterie, et je ne croyais certes pas que vous en feriez une chose sérieuse... trahisons le mot, une trahison ! (Elle retire sa main avec colère et s'en va à droite.)

LE COMTE, rose. Ah ! Adrienne, sur quel traité de morale êtes-vous avec marié ?

ADRIENNE. Que voulez-vous, mon cher ! j'ai un remords, je me sens de moitié dans cette vilaine action, et cela trouble ma soirée. Allons, je vais ordonner encore, et vous allez oublier de nouveau... Monsieur le comte, retrouvez cette enfant à sa mère.

LE COMTE. Plus-là ?

ADRIENNE. Il ne s'agit qu'on s'abandonne vulgaires de pousser les choses jusqu'aux dernières conséquences. Ne s'agit-il pas d'un goût exquis, d'une suppute élégante et fort original à composer d'un agrément autrement, de donner la volée au bel oiseau qu'on a mis en cage, n'est-il pas vrai ?

LE COMTE, plus sérieux. Non pas, madame, non pas, et je trouve étrange la prétention de lui donner de tous les côtés par où il vous a pu de se fermer la porte. Non, vous dis-je, cette jeune fille m'aime, vous l'avez deviné, elle m'aime au point de se faire son esclave, de s'immoler tout entière à ma volonté, et ma volonté...

ADRIENNE. Cela ne sera pas.

LE COMTE, étonné. L'arrêt est irrévocable ?

ADRIENNE, avec plus de force. Cela ne sera pas !

LE COMTE. En vérité, Adrienne, c'est à s'y perdre... Tout à l'heure de la raillerie et des sarcasmes pour elle, et maintenant...

ADRIENNE, à part. Elle se dévot à deviner ; Jeanne m'aide, nous allons quitter ensemble cette fille et je vous demande la permission... (Il fait ses mouvements pour sortir.)

ADRIENNE, à part. Partir avec elle ! (Haut.) Vous ne me quittez pas ! (A part.) Adieu Henri adieu pour toujours !

LE COMTE, troublé, lui prenant la main. Adrienne, ce trouble, ce regard, cette main qui tremble...

ADRIENNE, avec force. Mais vous ne comprenez donc rien, monsieur, vous ne comprenez donc pas que je suis jalouse.

LE COMTE. Jalouse ! Mais alors...

ADRIENNE. Et maintenant, allez, laissez-moi, courez près d'elle le plus vite possible, elle qui vous aime ! (Jeanne sort, ouvre les rideaux de fond et disparaît, elle seule.)

LE COMTE. Et si ce n'était pas elle ! si je n'avais trouvé près de cette enfant qu'un refuge contre vous ! si je n'avais trouvé en elle qu'un mensonge pour tromper mon cœur ! si je n'avais jamais cessé de vous aimer, Adrienne !...

ADRIENNE. Adieu ! vous m'avez dit !

LE COMTE. Vous ! vous seule me mentez !

ADRIENNE. Pour moi, vous renouvez à elle, n'est-ce pas ? vous la rendrez à sa mère ? vous lui la reverrez jamais ?

LE COMTE. Je jure...

ADRIENNE, lui serrant la main. Pas de serment ! je n'y crois pas. Je ne crois qu'à votre présence, qu'à cette main que je tiens dans la mienne. Je veux, entendez-vous, je veux que nous sortions ensemble de cette pièce ; je veux que vous ne me quittiez plus, je le veux... je le veux...

LE COMTE. A toi, à toi, pour toujours... mais elle ! Jeanne !

ADRIENNE. Claude sera prévenue, Claude l'annoncera... (Toujours Jeanne au fond.) Venez ! venez ! (Elle l'entraîne, ils sortent à droite.)

SCÈNE XI.

JEANNE, puis LE MARQUIS qui entre par la gauche.

JEANNE, descend au salon, le salon est prêt. Oh ! ma mère ! ma mère ! Cette femme ! c'est bien gentil ! (Elle tombe à genoux près de la bascule du salon.)

LE MARQUIS, qui a suivi tous ses mouvements. Et moi, Jeanne je vous vengerai de cette femme !

JEANNE, se levant, l'embrassant...

LE MARQUIS. Vous la voyez joyeuse d'Adrienne, il y a un étrange et sourd préjugé. Il y a environ deux ans, un jeune gentilhomme fut trouvé mort dans son jardin, sous son balcon...

Scène d'innocence et d'innocence... celui qui est mort, c'est celui qui est mort. La police d'un côté, une lettre de l'autre lui délicate...

Mais ce sont les protocoles intermédiaires... la famille de la victime voulait elle-même éteindre l'affaire... que je connus parfaitement, ainsi l'un que je connus la mystérieuse naissance de notre Adrienne... Vous ne soupçonnez pas vous de qui elle est née ?

de votre amour, à ce point de vouloir que toute la terre en fût témoin; mais comme nous ne pouvons pas recourir ni tout l'univers, il a fallu enfermer cet orgueil dans les limites des sens et du présent. Nous donnons une grande fête de jour, une fête à la mode d'Italie.

ADRIENNE. Une fête ?

LE COMTE. A laquelle j'ai invité tout ce que nous connaissons de jeune, d'aimable et de joyeux... une fête si imprévue depuis quelques heures, et dont le bruit s'est déjà assez répandu pour que le marquis de Chavannes n'ait fait demander des invitations... Celles que je viens d'envoyer sont pour lui.

ADRIENNE, se levant. Ah! c'est pour lui...

LE COMTE. Adieu, vous semblez distraite, préoccupée...

ADRIENNE. Moi ?

LE COMTE. Vous dites-rien que je suis seul heureux ? Est-ce de la tristesse que je lis sur votre visage ? (Se levant à moitié.) Est-ce une larme que je vois couler dans vos yeux ?

ADRIENNE, avec émotion et tristesse. Une larme ? quelle larme ? quelle raison pourrai-je avoir ?

LE COMTE. J'ai peur que vous n'en soyez au regret de vous être vainement laissé éblouir par tant d'amour.

ADRIENNE, même jeu. Non, vous vous trompez.

LE COMTE. Merci de ces bonnes paroles ! Je ne suis pas ingrat, je ne le serai jamais ! Je veux que votre existence, si brillante jus qu'à présent, devienne plus splendide encore... Je veux que vous me donniez le temps le plus précieux de votre vie, et que vous ne comptiez plus vos jours que par des fêtes.

ADRIENNE, s'animant. Oui, donnez-moi des plaisirs, de l'éclat, du luxe ! Entourez-moi de bruit et de monde ! à tout tout ce qui existe, tout ce qui envire, tout ce qui fait oublier ! (Elle touche ses lèvres.)

LE COMTE, sourd. Oublier !... Adieu !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PICHENETTE.

PICHENETTE, une domestique, entrant par le fond. Allons donc ! est-ce qu'un instant, moi ! une Pichenette ne s'ennuie jamais à l'instant, comme ! toujours, ma grande Adrienne.

ADRIENNE, se levant. Bonjour, Pichenette.

LE COMTE, se levant à son tour. Bonjour, Pichenette.

PICHENETTE, s'approchant. J'arrive toujours comme ça, moi, mon cher.

LE COMTE. Comment faites-vous donc ?

PICHENETTE. Je fais ce que je puis ! à l'instant, voilà pas mal de temps que le petit comte et la grande Adrienne sont ensemble ; quatre heures de tête-à-tête... ou trois en moins par Adrienne s'ennuie.

LE COMTE. Ma chère, vous oubliez trop souvent que vous parlez... (Il s'agit de la comte.)

PICHENETTE. Au petit comte de Chavannes... d'un côté ; mais les petits comtes, mon cher, ça s'ennuie pas longtemps.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

LE COMTE. Ma chère, vous oubliez trop souvent que vous parlez... (Il s'agit de la comte.)

PICHENETTE. Au petit comte de Chavannes... d'un côté ; mais les petits comtes, mon cher, ça s'ennuie pas longtemps.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

LE COMTE. Ma chère, vous oubliez trop souvent que vous parlez... (Il s'agit de la comte.)

PICHENETTE. Au petit comte de Chavannes... d'un côté ; mais les petits comtes, mon cher, ça s'ennuie pas longtemps.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

ADRIENNE. Allons, Pichenette, s'il te plaît.

PICHENETTE. Ah ! j'espère que je ne trompe... pourrai donc quelques paroles... non, laissez-les tout seuls, comme s'ils savaient pleurer... de l'autre côté, ça s'ennuie pas non plus.

SCÈNE V.

ADRIENNE, PICHENETTE, puis BIRIOU.

PICHENETTE, à Adrienne. Adrienne, vous n'aimez pas le comte ! sa présence vous est pénible... Vous souffrez, vous êtes malheureuse, Adrienne !

ADRIENNE, pleurant. Oh ! oui bien malheureuse !

PICHENETTE. Alors, pourquoi souffrez-vous celui-là, quand c'est l'autre que vous aimez ?

ADRIENNE. Pourquoi ?

PICHENETTE. Oh ! moi, je me dirais : « Ah çà va, tu l'es trompée, ma bonne ! » Je retournerais celui-là, et je garderais l'autre.

ADRIENNE. Pour qu'il recommence à souffrir de l'autre ! pour qu'il se sente à jamais... l'autre ! sous son seul jour de bonheur ou d'infortune ! Il n'avait besoin que d'amour pour elle.

(Se levant et sortant.)

PICHENETTE, cherchant. Comprends pas... Il y a au fond de tout cela un très-fort mystère !

ADRIENNE. Que tu sauras un jour, car à toi je puis tout le dire... Oh, tant que ça ! y a de la douleur, de la peine, de la tristesse... tu ne peux pas de mes larmes, comme ferait tout ce monde qui m'enroule.

PICHENETTE. Oh ! moi, je suis bien folle, mais je vous aime, Adrienne ; chez moi, la tête n'est pas si simple ; mais le cœur est bien, et j'ai quelquefois aussi mes regrets et mes larmes. Oh ! je ne trouve pas toujours ma vie bien belle, allez ; ce qui m'a égarée, voyez-vous, c'est que j'avais un mari bête.

BIRIOU, paraissant au fond. Ah ! bah !

PICHENETTE. Ah ! si tel animal-là avait su s'y prendre, s'il avait su me bêtifier moi-même.

BIRIOU. Mais taisez donc le dire, chère amie.

PICHENETTE. Bêtise !

ADRIENNE. Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

BIRIOU. Partez, madame... c'est mon maître... mon maître, dont je suis passé amoureux... (A Pichenette.) Ah ! tu aimais le maître... (A Adrienne.) Dont je suis passé amoureux, et qui fait demander... si elle veut le recevoir. (A Pichenette.) Et tu en aurais peur, tu en aurais peur, ma bonne.

ADRIENNE. Votre maître ?

BIRIOU. Mon cher Claude de... de... de...

ADRIENNE, avec jeu. Pichenette ! qu'il vienne ! qu'il vienne à l'instant. Oh ! que je le voie, qu'il me dise...

BIRIOU, à Pichenette, en sortant. Ah ! si tu veux parler, suivez-moi, par devant.

PICHENETTE. Plus souven !

BIRIOU, les montrant au comte. Ma chère, prenez garde à ceci.

PICHENETTE. Fil l'homme !

BIRIOU. Allons, ma bête ! allons ! votre mari est amoureux, il faut courir, ma bête.

PICHENETTE. Eh bien, vrai, je l'aime mieux comme ça.

BIRIOU. Quel mal tranquille, tu as recouvert, ma bonne.

Allons, allons, recouvert !

PICHENETTE. Ma bête, j'en ferai peut-être quelque chose. (Elle sort avec lui.)

BIRIOU, s'adressant au fond. A part. Je vas causer avec mon maître. (Aussi, Monsieur de Pichon.)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, PICHENETTE.

ADRIENNE, allant au-devant de Pichon. Claude, vous sortez n'est-ce pas ? vous êtes au maître ?

CLAUDE. Moi ?... non, madame, je ne l'ai pas vu.

ADRIENNE. Eh bien, vous n'avez rien dit.

CLAUDE. C'est tout ce que j'ai dit. Qui donc ?

ADRIENNE. Ma bête !

CLAUDE. Si bête !

ADRIENNE. Je pense que je vous ai confié au moment où je voulais ce lui, Jeanne que vous avez attachée au danger que la mienne, Jeanne que vous avez ennuie. Oh ! oui, n'est-ce pas ?

CLAUDE, pleurant. Jeanne est perdue, madame.

ADRIENNE. Comment... que signifie ? Parlez ! expliquez-moi !

CLAUDE. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, moi ? Jeanne est perdue, voilà !

ADRIENNE. Ma bête, ne voyez-vous pas que vous me faites mourir ? Vous voyez qu'il n'y a rien.

CLAUDE. Vous voyez que je vous rassure... mais je ne peux pas croire que j'ai vu, ce que j'ai entendu... (Chaque fois de lui.) Ah ! tenez ! je crois que je deviens fou ! (Se levant et sortant.)

de porter même le deuil d'une mère... Mais si votre amant a perdu un oncle à succession, il vous faudra porter ce deuil étranger, comme on le fait porter à ses héritiers.

JEANNE. Après, maintenant ?

ADRIENNE. Un jour on rencontre peut-être celui qu'on aurait rêvé tant aimé, qu'on aura d'un amour classique et pur, et l'on rougit de ne s'être dégoûtée, avilie... alors on se prend à détester l'existence que l'on mène, ou à haïr de soi ! alors, au milieu des fêtes les plus riches, on se sent le cœur serré, et l'on s'écrie avec douleur : Mon Dieu ! s'il se pouvait que toute ma vie passée ne fût qu'un songe ! mon Dieu ! que je voudrais me réveiller sur le sein de cette bonne vieille mère que j'ai abandonnée ! Mon Dieu ! que je voudrais me retrouver pauvre fille de village, mais encore honnête, mais encore digne d'un peu d'amour ! Voilà ma vie. (Lui montrant la broche.) Je n'aurais, serais-tu bien heureuse d'être des nôtres ?

JEANNE, se levant. Vous ne m'avez pas tout dit, malheure, et je suis peut-être venue apprendre quelque chose à mon tour.

ADRIENNE. Vous ?

JEANNE. Je sais qu'il se passe parfois dans vos élégants salons de tendreuses histoires... on m'a parlé de saintes jeunes gens dévouées ou ramées... qu'on trouve à votre porte... on dit que vous, comme toutes, selon d'autres...

ADRIENNE. Oh ! (En haussant et baissant les épaules, les jettant vers moi et Jeanne d'un air de doute.)

JEANNE, très réaliste. Ce qu'il faut qu'on peut être riche comme vous, et sans aller dans la vieillesse, passer en un seul jour du luxe à la misère... qu'on peut-être brillante comme vous et passer d'un bonheur dans un anéantissement... qu'on peut être belle comme vous, et quitter sa cage de l'Opéra pour être jetée dans une cabine de vaisseau qui vous emporte, fille perdue que vous êtes, aux arctiques de l'Amérique. Voilà ce que je vous apprends, Adrienne.

ADRIENNE, à Jeanne. Vous m'humiliez, malheureuse ! Oh ! vous ignorez à qui vous adressez ces odieuses paroles.

JEANNE, évidemment. Pardon, mille pardons, mais... oui, j'oubiais la distance que nous sépare... On voit dit-il d'un grand d'Espagne, d'un boyard de Russie ou de quelque prince indien !

LE COMTE. Oh ! c'est trop et je veux...

ADRIENNE. Laissez, excusez. (A Jeanne.) Non, rien de tout cela, Jeanne, je suis... (Apprenant Claude.) Claude ! (Elle va vers lui.)

SCÈNE IX.

LES MÈRES, CLAUDE, puis MARGUERITE.

CLAUDE, bas. Elle m'a-t-elle dit, je l'ai ramenée.

ADRIENNE, bas. Elle est donc là ?

CLAUDE. Oui, éprouve... pleurant et suppliant qu'on la laisse embrasser sa fille.

ADRIENNE. Amenez-la.

CLAUDE. Ici, devant...

ADRIENNE. Amenez-la, vous dis-je... (Claude sort.) Vous parlez de ma malheure, Jeanne !... vous parlez en Écossaise ou dans les modes les premières jupes de sonna de ma vie... vous vous trompez, oui, vous vous trompez tout. Ma malheure, je vais vous la faire connaître... à vous comme à elle... et nous verrons après, Jeanne, et lui comme le dira de m'embrasser encore (Allant à Claude et saluant Marguerite par la main.) Tenez, voici ma mère.

TOUT. Sa mère !

JEANNE, prenant un cri. Ah ! qu'il se voit !... Toi ! (Allant tomber aux pieds de Marguerite.) Vous ! vous ici ! Oh ! ma mère ! (Elle se cache la tête dans ses mains.)

MARGUERITE. Jeanne ! Jeanne ! je ne suis pas venue pour te mourir ! Jeanne, est-ce que tu ne veux pas m'embrasser ?

JEANNE. Ah ! (Elle se jette dans ses bras, et elles tombent sur le coupé dans les bras l'une de l'autre.)

ADRIENNE, avec joie. Je l'ai donc bien réellement sauvée !

JEANNE, à Marguerite. Vous me pardonnez, vous ne me rendez pas... vous m'embrassez si sèchement vous si impuissamment !

MARGUERITE, à Adrienne. Ah ! tu vois... tu vois bien, Marie, qu'elle ne consommerait pas mon cœur... (A Jeanne) sans cela, tu ne serais pas partie, n'est-ce pas ?

JEANNE, étonnée. Marie ! vous avez dit... et elle... là tout à l'heure, elle vous appelait sa mère ! mais c'est donc...

MARGUERITE, montrant à Adrienne. Celle que tu as pleurée devant moi, comme si elle était morte !

JEANNE. Marie ! ma sœur ! ma sœur !... (Murmurant.) Ah ! malheureuse ! malheureuse ! Qu'ai-je fait ! Ma mère, excusez-la, excusez-la.

ADRIENNE, à Jeanne. Qu'est-ce donc ?

JEANNE. Pardi va-t'en.

ADRIENNE. Bonne, parle-moi !

JEANNE. Va-t'en, si le faut !

ADRIENNE. Jeanne, est-ce que tu m'a maudite encore pour l'autre séparée de celui que tu aimais ?

JEANNE. Jeanne, n'est-ce pas cela ! ce n'est pas cela... Fuis, le diable ! fuis ! l'instinct !... un danger un terrible danger le mène.

TOUT. Un danger ?

ADRIENNE. Explique-toi.

JEANNE. Tu ne peux pas comprendre... Mais toi, ma mère, dis-moi donc de partir. (On entend un grand bruit en dehors.) Oh ! trop tard ! trop tard !

SCÈNE X.

LES MÈRES, CLAUDE, puis DES GENS DE JOURNE, UN OFFICIER, SOLDATS.

CLAUDE, montrant tout effrayé. Madame !

ADRIENNE. Qu'y a-t-il donc ?

CLAUDE. Des hommes de justice qui ont forcé l'entrée de l'étal... J'ai voulu leur résister, mais de vos domestiques, mais c'est au nom du roi qu'ils se présentent.

TOUT. Au nom du roi ! (L'officier et les hommes de justice entrent.)

JEANNE, à part. Tout est fini.

LE COMTE. Qui donc vient-on arrêter ici, messieurs ?

L'OFFICIER. Une femme qui sera déportée par le convoi qui part demain.

TOUT. Déportée !

LE COMTE. Et que j'ai l'honneur de faire enlever jusqu'ici dans le prison de Saint-Lazare.

ADRIENNE. Mais le nom, le nom de cette femme ?

L'OFFICIER. C'est Marie Kéroul.

ADRIENNE. Mais quoi !

MARGUERITE. Ma fille !

LE COMTE. Oh ! mais c'est impossible !

L'OFFICIER. Voici l'ordre.

LE COMTE. Monsieur, cet ordre a été surpris au ministre, cet ordre ne s'exécute pas.

L'OFFICIER. Il s'exécute, monsieur le comte, car c'est au nom de Sa Majesté que je me présente. (Il lui signe à deux hommes qui s'approchent.) Au nom du roi, Marie Kéroul, je vous arrête et l'ordonne pour la main sur Adrienne.

ADRIENNE. Ah ! (Elle tombe évanouie.)

ACTE CINQUIÈME.

Même décoration qu'au deuxième acte sauf les meubles : chaises de chaque côté de la cheminée ; une chaise à l'avant-scène de gauche ; guéridon à l'avant-scène de droite ; tout ce qu'il faut pour écrire ; deux chaises à côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENIOT, PICHENETTE, regardant tout les deux dans la chambre d'Adrienne, puis LOUISE.

PICHENETTE, debout devant la porte d'Adrienne. Toujours dans le même état ! l'autre malheureuse !... Ah ! si je connaissais la accablée qui se prend si malheureusement !...

BENIOT, debout, appuyé sur une chaise. Taisez-vous, Pichenette.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT. Et que ceci vous serve d'exemple.

PICHENETTE. A moi ? mais...

BENIOT. J'ai dit que ceci vous serve d'exemple.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT. J'ai beaucoup couru ce matin ; approchez-moi un siège.

PICHENETTE, se relevant. Un siège !

BENIOT, se campant sur sa chaise. Hein ?

PICHENETTE. Oui, mon ami. (Elle va pour lui apporter un fauteuil.)

BENIOT. A la bonne heure !

PICHENETTE. Et toi, que fais-tu à guéridon. Ah ! voilà Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

BENIOT. Tu s'es-tu, Pichenette.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

BENIOT, à Louise. Eh bien, comment va-t-elle ? que se passe-t-il ? que dit-elle ?

PICHENETTE. Oui, mon ami.

LOUISE. Hélas ! elle a repris connaissance, mais il n'y a plus d'espoir que dans la dixième des routes.

PICHENETTE. Ah ! puis-je-til espérer !
MORCEAU. Le bonnet noir. Chut donc ! Ah ! puis-je-til espérer !
(L'officier passe au fond dans la galerie.)

LOUISE. Ah ! près la cruche m'ont-elle fait connaître l'horrible nouvelle, madame s'est mise à crier ; tous les gens de justice sont toujours là, et d'un moment à l'autre...

SCÈNE II.

LES MÈRES, L'OFFICIER.

PICHENETTE, allant à l'officier. Ah ! monsieur l'officier, vous êtes bon, vous vous êtes laissé toucher.

L'OFFICIER. Entrez ; les deux hommes de police restent à la porte. Oui, mais bientôt, malheureusement, il faudra partir.

PICHENETTE. Partir !
L'OFFICIER. J'ai déjà autre-fois mes ordres.

MORCEAU. Faut lâcher de l'autorité !... Monsieur, ma femme a été dans les arènes comme vous... elle s'est peut-être trouvée avec vous à Fontenay, et entre autres...

L'OFFICIER. Mes ordres sont formels, je le répète, et il faut obéir. (Il remonte vers le fond crier avec les hommes.)

PICHENETTE. Ma pauvre Adrienne ! Oh ! c'est horrible !...
MORCEAU. Prouver, Pichennette.

PICHENETTE. Oui, moi aussi.

MORCEAU. Il faudrait, crois-moi... rentrer dans le civil, tu retournerais en village.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

LOUISE. Madame Marguerite.

MORCEAU. Le soir, à la veillée, tu rencontreras les compagnons à des petits enfants.

PICHENETTE. Oui, mon ami.

PICHENETTE, à l'officier, qui est descendu au nom de Marguerite. Oh ! ne lui dites pas, autrement, que sa fille doit lui être arrachée ainsi !

L'OFFICIER. Je vous le prouve, mademoiselle, madame. (Il vient s'asseoir auprès de la table et se dispose à écrire.)

MORCEAU. Appelez-la cependant, elle a été dans le militaire.

SCÈNE III.

LES MÈRES, MARGUERITE, entrant par la gauche, puis ADRIENNE

MARGUERITE, à l'officier. Monsieur, combien de temps me sera-t-il encore permis de la voir ?

L'OFFICIER. Madame. Combien de temps ?
PICHENETTE, bas à l'officier. Trois ou quatre heures.

L'OFFICIER. Mais...

PICHENETTE, d'un côté. Bas. Je vous en prie.

MORCEAU, de l'autre côté. Entre camarades !...
L'OFFICIER. Trois ou quatre heures, madame.

MARGUERITE. Et après, tout sera fini !...
PICHENETTE, allant à Marguerite. Oh ! s'il y a, malame, le comte s'en va dans ses démarches... Sa famille est puissante ; éprouve, madame, résister !

MARGUERITE. Tant que je la verrai près de moi, j'aurai de la force et du courage ; mais après, ne me demandez plus rien.

(Adrienne entre de gauche, prenant place.)
MARGUERITE, allant au devant d'elle. Marie !

ADRIENNE. Ma mère, restez avec moi, restez jusqu'à la fin... Louise, entends-tu celle belle à l'indant.

LOUISE. Oui, malame. (Elle sort par la droite au fond.)

ADRIENNE, à l'officier, qui s'est levé à son entrée. Monsieur, me sera-t-il permis de demeurer seule avec ma mère ?

L'OFFICIER. Oui, madame ; mais vous savez... (bas) dans une heure !...

ADRIENNE. Bas. C'est bien.

L'OFFICIER, aux deux femmes. Je dois vous prévenir, madame, que personnellement je ne puis que vous enlever sans ma permission.

ADRIENNE. J'ai promis de ne sortir qu'avec vous, et je tiendrai ma promesse.

PICHENETTE, à moi-même. Allons, venez, monsieur le militaire.

MORCEAU. Venez donc... vous allez être bêtise avec ma femme !
(Bonne, l'officier, Louise, Pichennette sortent par le fond à droite.)

SCÈNE IV.

MARGUERITE, ADRIENNE.

MARGUERITE. Une étonnée. Marie, au fond de l'espoir ?

ADRIENNE, avec calme. J'ai senti peut-être, ma mère, si je savais s'il y avait le coup qui me frappe... et que je ne meurs pas, je le le jure.

MARGUERITE. Mais de quoi l'accuse-t-on ?

ADRIENNE. Un jeune homme s'était follement épris de moi. Après s'être efforcé de faire agréer son amour, après avoir épuisé les prières, les menaces, le désespoir s'empara de lui, et un soir on le trouva mort dans le jardin de mon hôtel. C'est ce malheur dont ils ont fait un crime, un crime dont je serais coupable... (Chaque fois de lui.) Mais qui donc a révélé ce fatal secret ? (Jeanne et Claude paraissent au fond.) Quel puissant ennemi s'est fait aujourd'hui une arme contre moi ?

SCÈNE V.

LES MÈRES, JEANNE, CLAUDE.

JEANNE, qui a entendu les dernières paroles. Tu veux le savoir, ma mère ? C'est moi !

MARGUERITE. Une dit-elle ?
ADRIENNE. Toi ! toi, Jeanne ! (La prenant dans ses bras.) Oh ! non, c'est impossible !

JEANNE. Demande-le à Claude... il sait tout, il le dira si je mens, si ce n'est pas ma haine qui l'a trompé.

CLAUDE. Et moi, Jeanne, que, depuis ce coup fatal, tous vos instants ont été remplis d'angoisses et de larmes... que vous avez couru des fois chez cet homme, qui s'est acharné contre elle.

JEANNE. Mais c'est moi, moi qui lui ai demandé une vengeance, à ce misérable de l'homme !

ADRIENNE. Adieu, Jeanne... je comprends tout... oui... moi, je l'avais enlevé d'un jour à ses parents... tu ne croyais pas, tu ne croyais pas...

JEANNE. Eh ! qu'importe-t-il maintenant !... Ma mère, je t'ai perdue, mon crime n'est-il pas mille fois plus grand que la faute ?

MARGUERITE. Sa fille !... mais tu ne sais pas...

ADRIENNE, avec ombre. Non, Jeanne, tu n'es rien à ma pardonner, lui... et je ne veux pas, quand l'air même s'épure, qu'il survive de la mort au milieu un regret ou un reproche... je veux que tu sois, Jeanne.

JEANNE. Mais je l'aime, ma mère.

ADRIENNE. Je veux emporter toute la tendresse, toute la reconnaissance... je le mérite, n'est-ce pas, ma mère ?

MARGUERITE. Oh ! oui ! oui !

ADRIENNE. Contrôle, ma mère, si rien ne peut empêcher moi de partir, et sera une séparation éternelle.

JEANNE. Éternelle !

CLAUDE. Mais non... je retrouverai ce mariage, moi, si tu ne me jures de me voir, je la forcerai de réparer le mal qu'il s'est fait.

MARGUERITE, pleurant. Mais tu ne songes pas à ce que tu me disais... c'est-à-dire qu'on pourra s'empêcher de la suivre ? (Adrienne se conduit à droite, et Claude à gauche.)

ADRIENNE. J'ai vu, mère, et j'ai vu m'empêcher, il faut du malin que mon père soit le leçon de la seconde fille... il faut d'abord qu'elle nous connaisse bien l'une et l'autre... toi, surtout, qu'elle a trop longtemps méconnue... Jeanne, nous avons pour nous la plus sainte et la plus indigne des femmes ; oui, c'est le cœur le plus tendre, le plus bon !...

ADRIENNE. Et c'est pour le défendre contre sa propre faiblesse que nous aurons abusé, qu'elle se venge de son propre malheur, mais que de douces paroles s'échappent de ses lèvres.

ADRIENNE. Jeanne, et base ces paroles sur... Elle a tant pleuré de ne pouvoir se marier, bonne mère !

JEANNE, se levant. Oh ! moi, Jeanne !... Je ne sais rien... rien de tout cela !

ADRIENNE. Monsieur Claude, j'ai écrit tout à l'heure à une personne qui se va ; ordonnez, je vous prie, qu'on la laisse partir.

CLAUDE. J'y vais. (Bas à Jeanne.) Mère ! Jeanne, je suis toujours à vos ordres... nous ne devons pas le laisser partir.

JEANNE, bas. Merci, Claude, merci ! (Claude sort au fond à droite.)

SCÈNE VI.

ADRIENNE, JEANNE, MARGUERITE, puis HENRI.

ADRIENNE. Jeanne... tu m'es accusée, tu m'es détestée jusqu'à vouloir me venger de moi.

JEANNE. C'est vrai !

ADRIENNE. Tu ne voyais en moi qu'une odieuse rivale ; tu m'accusais de l'avoir volé le cœur de l'homme que tu aimais, n'est-ce pas ?

JEANNE. C'est vrai !

JEANNE, se relevant. Partit!... il est parti!... Oh! mais je l'estimais!

CLAUDE. Jeanne, vous n'avez donc pas lu?

JEANNE. J'ai lu et je pars. Moi aussi je saurais mentir... Finalement, c'est lui-même, qui savait fort, lui, qu'elle était ma sœur! je lui dirai : « Ne va-tu pas te faire tuer!... Envoyez la grâce de Marie; » et quand il l'aura dévot, quand il l'aura fait partir devant moi, alors je me tuerai.

CLAUDE. Mourir! lui!... Vous, Jeanne!

JEANNE. Oui, je me tuerai! Oh! je vous remercie, mon Dieu! Il ne s'agit que de la vie! Le sacrifice est moins grand que je ne le croyais. (Elle fait quelques pas pour remonter.)

CLAUDE, échoquant à la porte de l'acte. Vous ne sortirez pas!

JEANNE. Que dites-vous donc, Claude?

CLAUDE. Je dis que vous n'avez pas le droit de vous tuer! Je dis que votre mère ne permettrait pas cet horrible sacrifice! Je le dis, enfin, que je ne veux pas que tu franchisses le seuil de cette porte!

JEANNE, après un moment de silence. Oui, vous avez raison, Claude; j'avais oublié ma mère, c'est elle qui doit prononcer, et c'est près d'elle que je vis. (Elle sort à droite.)

CLAUDE. Et moi, je veillerai sur vous; je ne quitterai pas cette chambre.

JEANNE, à part. Allons! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE X.

CLAUDE, puis MARGUERITE.

CLAUDE. Sa vie... à elle... pauvre enfant, pour sauver celle de l'autre! Oh! ça ne sera pas!... Et ce mariage!... Mais que faire? c'est-à-dire que je peux quelque chose contre ce grand seigneur, moi! (Prenant.) Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, entrant. Qu'est-ce que tu fais, Claude? Il n'y a pas de nouveau malheur, dis?

CLAUDE. Un nouveau malheur... non, mère Kéroul; celui-là, je l'empêcherai, moi! Vous venez de voir Jeanne, elle est là, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Jeanne... oui, je l'ai vue... mais elle n'est plus là.

CLAUDE, bon à dire. Elle n'est plus là!... Oh! vous vous trompez, mère Kéroul, vous ne m'entendez pas, je vous parle... (Entrant de sa chambre.) Voyons je vous parle de Jeanne qui vient d'entrer près de vous, pour vous consulter.

MARGUERITE. Elle est venue en effet. Ne te désespère pas, bonne mère, m'a-t-elle dit, Marie te sera rendue, tu la reverras tout à l'heure, et...

CLAUDE. Après?

MARGUERITE. Après, elle est partie.

CLAUDE. Partit! Oh! elle m'a trompé! elle nous a abusés

lous les deux. C'est pour l'œil qu'Adrienne est partie, et Jeanne va donner sa vie pour elle!

MARGUERITE. Jeanne!... Marie!... mes enfants!

CLAUDE. Oh! dites lui, le misérable! (Il va pour sortir, on entend au dehors la voix de Jeanne et d'Adrienne.)

JEANNE ET ADRIENNE. Ma mère, ma mère!

MARGUERITE. Ecoutez!

CLAUDE. Elles! ce sont elles!

SCÈNE IX.

LES MÈRES, JEANNE, ADRIENNE, entrant de fond à droite et courant dans les bras de Marguerite.

MARGUERITE, avec douleur. Libre!

JEANNE. Avec joie, Dieu n'a pas accepté le sacrifice de ma vie; à peine étais-je sortie de cette maison que j'ai trouvé ma sœur qui accourait vers moi.

MARGUERITE. Oh! ne t'a-t-on donc pas emmené! ou bien tu as payé les gardiens, et ils t'ont laissé libre!

ADRIENNE. Non! j'allais monter dans la voiture infâme, lorsqu'un ordre a été remis et j'ai pu revenir près de toi...

JEANNE. Mais comment se fait-il?

ADRIENNE. Figurez qui a pu me sauver!...

SCÈNE XII.

LES MÈRES, HENRI paraît au fond à droite.

ADRIENNE, regardant Henri. Henri! ah! c'est à vous que je dois d'être libre.

JEANNE, descendant en scène. Ce mariage que vous avez voulu accomplir, j'en ai pris l'engagement, mais j'avais bien le droit d'y mettre des conditions pour votre liberté, je leur ai donné la mienne... pour payer votre salut... je leur ai donné ce qui reste d'une vie condamnée au malheur...

ADRIENNE. Henri!...

CLAUDE, avec émotion. Adieu! adieu! Adrienne, pensez quelque fois à moi.

ADRIENNE, même jeu. Ah! toujours! toujours! (Henri s'éloigne vers le fond.)

MARGUERITE, à Adrienne. Tu ne nous quitteras plus... je t'achèterai de la console, pauvre Marie!

ADRIENNE. J'ai retrouvé la tendresse, ma mère, c'est plus de bonheur encore que je n'en avais eu. (Elle jette un dernier oeil à Henri qui sort.)

JEANNE, allant à Claude, qui est assis. Courage, Claude! nous retournerons au village, et un jour, peut-être, les cloches de l'église sonneront encore... pour nous!

CLAUDE, se levant. Pour nous! (Il lui prend la main.) Oh! merci, Jeanne, merci! (Marguerite presse Marie dans ses bras, et Claude baise la main de Jeanne.)

7462

FIN

N^o d'inventaire

1850